

By Luchet

MÉMOIRES

DE

MADAME LA DUCHESSE

DE MORSHEIM.



PREMIERE PARTIE.

MÉMOIRES
DE
MADAME LA DUCHESSE
DE MORSHEIM,

PAR L'AUTEUR DES LIAISONS DANGEREUSES.

PREMIERE PARTIE.

hardy

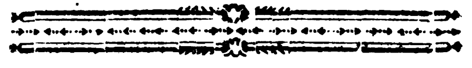
1787.

AVERTISSEMENT.

LES Mémoires que je donne aujourd'hui sont la suite d'un petit ouvrage dont le public a daigné s'occuper un moment. Ceux qui n'y ont cherché que la peinture de nos mœurs sont entrés dans les vues de l'auteur. Mais ceux qui ont voulu y trouver une clé se sont donnés une peine bien inutile. Une Dame qui a beaucoup d'esprit, dit-on, (c'est ce que j'ignore) a prétendu que les personnages de ce Roman ne ressemblent point aux personnes qu'on rencontre dans le monde, ce qui, selon elle, le rend sans intérêt. D'autres critiques ont prétendu y reconnoître une foule de gens vivans encore ; et même un Libraire de Versailles a eu la punissable audace de faire une édition du Vicomte de Barjac *dans laquelle il a mis les noms qu'il avoit entendus citer. Comment concilier des jugemens si contraires ? C'est-ce que je n'entreprendrai point ; mais je dirai que* Barjac,

Olinde, les Folies philosophiques, la Comtesse de Tessan, les Mémoires de Madame de Morsheim, *et ceux de* Mademoiselle de Baudéon, *sont le résumé d'une longue suite d'observations sur le cœur, sur les mœurs de l'homme en société. Il résultera de cette lecture, que, pour jouir de quelque bonheur dans ce monde, il faut fuir le tumulte, éviter les grandes passions, cultiver son esprit, chercher et préférer à tout les gens aimables, se bien convaincre qu'on n'est pas heureux sans être vertueux; s'attendre aux persécutions; regarder l'ambition comme une folie, et la médiocrité comme l'état de l'homme.*

Un Ecrivain qui a beaucoup d'esprit et qui a fait de très jolis Romans nous a conseillé de ne plus présenter au public des tableaux si libres. Il a raison. Les hommes de ce siecle ont assurément droit d'être difficiles. Leurs mœurs sont si épurées!



MÉMOIRES DE LA DUCHESSE DE MORSHEIM,

POUR SERVIR DE SUITE AUX MÉMOIRES DU VICOMTE DE BARJAC.

LA plus grande diſſipation eſt bientôt ſuivie de ces momens de calme, où l'ame rendue à elle-même trouve un ſecret plaiſir à revenir ſur le paſſé. C'étoit à ſon cœur & non à l'ambition que *Corali* avoit ſatisfait, en épouſant le Duc de *Morsheim*; auſſi fut-elle plus embarraſſée que flattée de ſon nouvel état. La France eſt de tous les pays de l'Europe, ſans dou-

te, celui où l'on se prévaut le moins du hazard de la naissance ; il est difficile cependant de ne pas regretter quelquefois cet avantage, lorsque l'on a le malheur de vivre par état à la Cour. Tout humilie avec des gens dont on ne se croit pas l'égal. La décence timide n'est-elle pas voisine de la gaucherie, là où l'extrême confiance est la premiere des graces ?

La jeune Duchesse sentoit que le premier de ses devoirs étoit de dérober à son mari, à qui d'ailleurs elle ne cachoit rien, le desir de retourner dans ses terres. Elle crut aussi devoir reconnoître par des soins assidus le sacrifice que son altiere belle-mere avoit fait à soixante ans de préjugés. De-là sa complaisante adresse à paroître insensible aux modes toujours

renaiſſantes, & à louer la politeſſe du ſiecle paſſé, idole des vieilles gens.

Il fallut commencer par étudier ce monde dans lequel on alloit la produire; par connoître l'aliment des converſations, le ton des ſociétés, l'eſprit du jour. Son mari débuta par le ſujet inépuiſable des converſations. Le Théatre national, lui diſoit-il, eſt le plus parfait pour les pieces & le moins décent pour les mœurs. C'eſt la plus monſtrueuſe de toutes les adminiſtrations. Y a-t-il quelque choſe au monde de plus plaiſant que de faire R * * *, C* * *, V * * *, juges de la décence, & *Deſeſſards*, *Dorival* & *Vanhove*, arbitres des talens? Ne confondez jamais l'auteur avec l'acteur; ſi quelquefois le talent eſt réduit aux ſollici-

tations, l'importance du Comédien n'en eſt que plus ridicule. Le Théatre françois a baiſſé. S *** pleure, la R ** beugle, *Molé* peu de moyens, *Vanhove* point de figure & rien qui puiſſe y ſuppléer. Le ventriloque *Deſeſſards* eſt lourd; *Préville* ne nous laiſſe que des regrets dans *Dugaſon*. Il y a cependant des momens où ces acteurs vous feront plaiſir; applaudiſſez; mais croyez-les bien au-deſſous de *Dumesnil*, inégale & ſublime; de *Clairon*, qui avoit l'apparence de la ſenſibilité & le mérite d'une diction étudiée; & de le *Kain*, le plus parfait des acteurs tragiques, lorſqu'il n'accordoit pas au parterre quelques-uns de ces momens de fureur combinés qu'il applaudissoit juſqu'au délire. N'y allez jamais lorſque l'on vous don-

nera des *Jeanne* & des *Coriolan*, & ſur-tout ne ſoyez pas la dupe de l'intrigue qui fait jouer ſoixante fois de ſuite la même Comédie. Cet uſage abſurde nuit à l'Auteur, dont la piece finit par laſſer ; à l'acteur qui devient une machine ; au public qui en voyant toujours la même piece juſqu'à la ſatiété, s'imagine avoir trop applaudi, tandis qu'il n'a que trop vu.

Vous pouvez auſſi vous délaſſer au théatre appellé *Italien* : jamais il ne fut plus parfait qu'à ſa naiſſance. *Monſigni* & *Philidor* commencerent ſes ſuccès ; *Grétry* les porta à un dégré où *Martini* les ſoutiendroit, s'il avoit autant d'ambition que de gaîté ; *Déſaides* avoit annoncé une muſique pleine d'eſprit & de graces ; mais ſa

Justine semble avoir un peu détruit ces impressions.

Ce théatre ne possede que trois sujets vraiment parfaits. *Cleryal* qui n'est bientôt plus, pour peindre l'amour ; *Dugason* dont la santé s'altere de jour en jour, pour le faire sentir ; & *Granger* d'une délicatesse extrême, pour parler son langage.

D'ailleurs il y a de jolies voix, des acteurs agréables, mais point de vrais talens. Madame *Trial* a le goût du chant, il est dommage que sa voix se perde ; l'*Escot* de beaux sons, mais l'épaisseur énorme de sa taille & ses petits bras la rendent ridicule ; *Colombe*, une belle figure, des formes bien arrondies & point de sentiment ; *Adeline* de la séduction ; *Michu* de la grace ; *Menier* du naturel ; *Trial*

du goût ; *Gonthier* de la gaîté ; *Buret* de la légéreté dans la voix, sans espérances ; — *Chesnard*, *Philipe*, *Carline*, *des Brosses*, *du Fayel*, occuperont la scene & feront encore plus sentir que *Caillot*, *la Ruette*, *Berard* & *Nainville* ne sont pas remplacés. Mais les Demoiselles *Renaud* promettent de nous les rappeller ; & peut-être de nous en consoler. Ce qui manque à ce théatre, c'est un d'*Hèle*, c'est un poëte ; *Sédaine* est vieux ; *Marmontel* est pesant ; *Desfontaines* froid ; *La Chabeaussiere* médiocre. *Monvel* soutiendroient la gloire de ce théatre, mais il n'est plus au courant. La difficulté sera de trouver un homme d'esprit qui ne se croie pas au-dessus du genre.

La jeuneſſe Ducheſſe prêtoit une attention ſcrupuleuſe à cette eſpece de diſſertation & à dire vrai n'en faiſiſſoit pas toute l'utilité. S'étant permis quelques réflexions qui annonçoient moins d'enthouſiaſme que les Pariſiens n'en mettent à ce genre de plaiſir, on lui expliqua que la connoiſſance du théatre ſuppoſoit un excellent ton; on lui cita une Ducheſſe, femme d'eſprit, femme nullement embarraſſée de ſon tems, & cependant au courant de toutes les anecdotes théatrales & de ce qui peut ſoutenir la réputation *des François* ſur ce point. On lui fit obſerver que les Princes ſe piquoient d'avoir des ſpectacles chez eux, & que lorſque les Rois de l'Europe, fort accoutumés depuis quinze ans à venir à Paris, paſſoient quelques

quelques mois dans cette brillante Capitale, on ne s'occupoit que de l'espece de ſpectacles à leur donner. L'autorité de ces raiſons rendit Madame de *Morsheim* plus attentive, & ſon inſtituteur continua en ces termes :

L'Opéra eſt le ſpectacle de la nation. C'eſt là où elle déploie le goût le plus exquis, & la magnificence la mieux entendue ; la ſageſſe de l'accompagnement, le charme des voix, l'illuſion du coſtume, le preſtige de la ſcene, la vérité du jeu, l'harmonie de l'enſemble, la variété des danſes, la ſcience des effets ; quand on examine le concours des talens qu'il faut pour créer une ſemblable magie, l'eſprit le plus philoſophique conçoit cependant quelque reſpect pour celui qui a ſu donner tant d'im-

portance à une frivolité, & tant de réalité à un plaisir.

Le mérite des chanteurs actuels doit être extraordinaire, puisque *St. Huberti* fait pardonner à sa figure ; *Lainés* à son ton manieré & à ses sons glapissans, *Laïs* à sa taille, *Rousseau* à son défaut de jeu, l'*Arrivée* à ses fureurs, *Joinville* à sa paresse. Le seul acteur qui a tout pour lui est *Chéron*; trop peu de ménagemens de sa part, ne lui laisseront que des demi-talens. Mais il n'en est pas du chant comme de la danse. Où trouver la force & l'agilité de *Vestris*, le moëlleux de *Nivelon*, la majesté de *Saunier*, la noblesse de *Haidel*, la légéreté de *Pérignon*, la finesse de *Zacharie*, l'abandon de *Langlois* & le grotesque de *Laurent*? Il n'est

dans ce genre aucun acteur qui n'enchante, qui ne raviſſe. Les ballets de *Panurge* montreront juſqu'où l'on peut porter le talent de la danſe; pour moi, je doute qu'elle puiſſe aller plus loin. Je ne vous ai point parlé de cette *Guimard* ſi connue, ſi fêtée. Il ne reſte plus que le ſouvenir du plaiſir qu'elle a fait autrefois. Mais malgré ſon âge, malgré ses minauderies, vous lui trouvez encore un air enfantin, & un reſte de ces graces qu'elle ſavoit mettre dans le caractere de ſa danſe.

Quant à ces petits théatres deſtinés au peuple & dont la bonne compagnie ne s'accommode que trop aiſément, il eſt inutile de vous en parler & plus encore de vous mettre à même d'en juger. Leur attrait

principal eſt la gaîté, dit le Vicomte de *Barjac*; mais les entraves qu'on leur donne font qu'ils n'ont aucun genre. Veulent-ils parler raiſon, ſentiment, vertu ? le théatre national redoute des rivaux. Veulent-ils chanter ? l'opéra les fait taire. Veulent-ils rire ? l'opéra comique pleure.

Voila ce qu'il faut que vous ſachiez, Madame, reprit la Ducheſſe mere. On parle de ces ſortes de choſes une fois pour n'y plus revenir. N'oubliez pas qu'on prononcera ſur votre goût & peut-être ſur votre eſprit d'après vos jugemens; on auroit pu ajouter un mot ſur les beaux-eſprits qui vont à l'immortalité au bruit des applaudiſſemens; outre que je crains les diſſertations, c'eſt que je ne connois pas ces Meſſieurs. On cite

Bramon, qui n'eſt pas ſans moyens. Ce n'eſt pas qu'il ait du génie, ou de la force dans ſes conceptions, ou de la ſenſibilité dans l'ame; mais il cadence ſa proſe avec harmonie & rime avec beaucoup d'exactitude. *Forliſe* eſt tout cœur. Ses perſonnages ſont de grands enfans, ſon innocence un peu niaiſe, ſa ſimplicité ſouvent plate, mais les belles Dames aſſurent que ce jeune homme a de vrais talens; *Berman* promettoit infiniment, et s'il n'a pas tenu parole il en eſt au déſeſpoir, car ſon intention étoit ſincérement d'être un perſonnage & de faire du bruit. *Bermiſſeis* a toujours dix Comédies ſur le chantier; le mal eſt qu'on ne peut les jouer; de la morale, à revendre; des phraſes, par profuſion; quelques

momens de dialogue même ; mais point d'intrigue, point de caractere, point d'intérêt, point de dénoument. Le grand faiseur aujourd'hui c'est l'heureux B.... il faut lui accorder de la gaîté, la coupe théatrale ; & cette vérité toujours piquante dans la peinture des mœurs.

Après les spectacles, dit le Duc, la chose la plus essentielle ce sont les soupers. Sans eux point d'existence à Paris, & une femme qui *a des soupers*, est une femme qui marque. Vous brûlez de me demander ce que c'est qu'un *souper*. Un repas où le faste invite l'oisiveté, la médisance, le persiflage, & où l'ennui parasite se rend fort exactement. On y arrive le plus tard qu'on peut. Quelques lieux communs se débitent. Les

homme differtent dans un coin fur des chevaux, ou s'égaient fur les aventures des filles; les femmes s'occupent de modes; la maîtreffe de la maifon propofe une partie, qu'on refufe, crainte de ne pouvoir partir en fe levant de table. Enfin le maître d'hôtel fi défiré paroît. On fe place; les premiers inftans paffent à la faveur de la gourmandife; (il eft du bon ton aujourd'hui d'être gourmand), on agace ceux qu'on croit plaifans, qui de ce moment deviennent triftes à force de vouloir être gais. Cet éclair d'amufement difparoît, les lieux communs reviennent; le filence leur fuccede, on fe leve. Voila le commun des foupers. Il en eft qu'on prépare avec plus de foin & qu'on annonce avec prétention. On a eu

recours aux hiſtrions de la foire. Les talens utiles d'un cuiſinier chimiſte ſont ſecondés par des farces un peu uſées. Alors on rit ſans plaiſir, mais on a du moins l'air de faire quelque choſe de nouveau ; bientôt le plaiſant fatigue ; ſa gibeciere s'épuiſe, les convives bâillent, ſe diſperſent, & humilient, par une retraite impolie, le maître de la maiſon. On ne lui laiſſe pas même la douce erreur qu'il entroit pour quelque choſe dans la préférence donnée à ſon ſouper. . . . . Quoique Madame de *Morsheim* ſoupçonnât un peu d'exagération dans les peintures de ſon mari, elle réſolut cependant d'en tirer des regles de conduite, qui lui épargneroient ce qu'on appelle des ridicules, c'eſt-à-dire, le plus grand des torts aux yeux des François.

Elle ſavoit qu'un uſage, digne d'être à jamais reſpecté, lui preſcrivoit de ne pas ſortir ſeule, & moins encore de paroître aux promenades & aux ſpectacles ſans une autre femme. Le Duc choiſit parmi celles de ſa connoiſſance la Comteſſe de *Boquerville.* D'une figure agréable, ſans être à citer, elle avoit ce genre d'eſprit avec lequel on juge ſainement, on évite les ridicules, mais auſſi avec lequel on ne prétend à rien. Elle avoit dans le caractere cette douce inſouciance qui mene à la pareſſe, cette complaiſance qui reſſemble à la foibleſſe, & cette ſenſibilité ſur laquelle on peut compter, pourvu qu'il n'y eut jamais de combats à livrer en faveur de l'amitié, de vertus à défendre, de grands mou-

vemens à ſe donner. Poſſédant d'ailleurs les qualités néceſſaires à un commerce intime, la diſcrétion & l'égalité d'humeur.

L'aventure de Madame de *Villisca* avoit rendu Madame de *Morsheim*, non pas défiante, on ne l'eſt point encore à ſon âge, mais craintive. Sa réſerve reſſembloit à de la froideur; mais la bonté de ſon ame l'emportant ſur toutes les autres conſidérations, elle ſe laiſſoit aller au doux beſoin de ſe confier. La Comteſſe voulut entendre de ſa bouche l'hiſtoire de ſon mariage, défigurée comme tout ce qui paſſe dans la bouche menſongere des hommes. Elle la ſatisfait avec une candeur qui fit naître chez Madame de *Boquerville* un tendre intérêt. Déſirant trouver la

même confiance dans sa nouvelle amie, elle lui demanda comment elle avoit pu se résoudre à épouser le plus triste & le plus inquiet des hommes. La Comtesse lui rendit confidence pour confidence.

«Mr. de *Boquerville* est un gentilhomme du Dauphiné, dont les mémoires seroient intéressans pour les ames sensibles qui aiment à retrouver, dans les malheurs d'autrui, l'histoire de leur propre cœur. A l'âge de trente ans, il vivoit par goût à la campagne & tiroit également parti de ses beautés & de ses richesses. Ces douces occupations le distraisoient de plus d'un chagrin domestique. Sa mere après avoir donné au public une de ces scenes dont l'amour & l'imprudence sont les

premiers acteurs, perdit la raison. Son pere entraîné par de mauvais conseils pendant la révolution de la magistrature, tour-à-tour suspect aux deux partis, trouva dans le tombeau le dénoument de la tragi-comédie qu'on lui avoit fait jouer. M. de *Boquerville*, élevé au sein du malheur, crut la retraite plus propre à sa situation. Il est trop cruel en effet de rencontrer à chaque instant les témoins insensibles, ou les auteurs cachés de nos peines.

L'agriculture lui fournit ses ressources fécondes. Tantôt s'abandonnant avec prudence aux conseils de son imagination, il essayoit ce que peut donner la terre quand des soins intelligens l'exercent sans l'épuiser. Mais ses froides occupations, quelques utiles

les qu'elles ſoient, laiſſent un vuide dans l'ame qui aſpire en ſecret à de plus douces ſenſations. Le mariage lui parut un azyle contre l'ennui, contre le danger des diſtractions. Il chercha parmi les Demoiſelles qu'il connoiſſoit, celle ſur qui pouvoit repoſer ſon hommage. On citoit alors, Mademoiſelle de *Réſy*, moins pour ſa beauté, que pour le nerf de ſon eſprit & ſa prodigieuſe application. Il ſe ménagea l'occaſion de la connoître. Les hommes qui dans nos provinces jouiſſent d'une fortune conſidérable & indépendante ſont déſirés dans toutes les familles. L'amour fait taire quelquefois les calculs de l'intérêt; les parens ſe flattent en ſecret que ſon bandeau paſſera ſur les yeux de l'amant & lui dérobera

ce qu'il en coûte pour monter sa dépense aux besoins imaginaires, mais essentiels d'une jeune personne à qui nos mœurs & notre luxe prescrivent des nécessités, ordinairement très-asservies à ses goûts.

M. de *Boquerville* trouva dans Mademoiselle de *Résy* une personne de vingt ans. Figure agréable & non pas belle. Sa taille élancée rappelloit celle d'Atalante ; son abord sérieux & même un peu difficile inspiroit le désir de triompher de cette fierté, & plus souvent occasionnoit une réflexion désobligeante. D'ailleurs sa conversation annonçoit des principes, & le choix de ses lectures une raison prématurée. Cet ensemble ne parut point à M. de *Boquerville*, pouvoir jamais s'accorder avec son extrême

ſimplicité, &, à dire vrai, il ne vit dans Mademoiſelle de *Réſy* que l'ébauche d'une femme bel-eſprit. Auſſi tourna-t-il ſes vues ſur Mademoiſelle de *Sémons* qu'on auroit pu appeler la fille de la nature. Malgré qu'on ſe ſoit moqué des auteurs qui ne peuvent ſans roſes habiller leur Glycere; je répéterai pour la derniere fois, que le teint de Mademoiſelle de *Sémons* étoit celui de cette fleur. La gaîté de l'innocence, la liberté de l'ame, une franchiſe un peu imprudente, & dès-lors même précieuſe, ſe peignoient ſur ce joli viſage ſouriant toujours à l'amitié & ne déſolant pas l'amour.

Dès la ſeconde viſite Mademoiſelle de *Sémons* démêla bientôt le but des attentions de M. de *Boqueryille*,

mais un peu de gravité, une prudence qui ouvroit à tout moment le livre de l'avenir firent craindre à cette jeune perſonne l'humeur ſévere d'un Caton. Elle ne fit aucune violence à ſon caractere, ſe doutant bien que ſa vivacité laſſeroit bientôt la raiſon de cet époux adorateur.

Elle ſe trompa. Déja il avoit demandé à M. de *Sémons* la permiſſion de plaire à ſa fille. Lorſqu'elle l'apprit, elle ſe répandit en plaiſanteries ſur un eſclave échappé des fers de Mademoiſelle de *Réſy*. J'ai ſi peu de projets ſur elle, dit M. de *Boquerville*, que dans ce moment une autre femme m'occupe tout entier, & pour me juſtifier, cette femme, Mademoiſelle, c'eſt vous. Pour vous rendre confidence pour confidence, répli-

que Mademoiſelle de *Sémons*, il y a auſſi dans ce moment un homme qui m'occupe, j'ai penſé dire m'intéreſſe, & cet homme, Monſieur, n'eſt pas vous. Encore quelques plaiſanteries de cette force, répliqua M. de *Boquerville*, & je vous promets l'homme le mieux guéri. Badinage à part, continue Mademoiſelle de *Sémons*, je ſerois la femme qui vous convient pour dérider votre philoſophie; mais vous n'êtes pas l'homme qu'il me faut pour entretenir ma gaîté, & franchement je ne la ſacrifierois pas à tous les maris de la terre.

Plus elle s'y livroit & moins M. de *Boquerville* en exigeoit le ſacrifice. Il vit bien qu'il falloit changer de projets. Pour effacer la premiere impreſ-

ſion, qui cependant avoit été aſſez vive, il fut paſſer quelque tems dans une de ſes terres. Parmi les beautés de ce nouveau voiſinage, on donnoit la pomme à Mademoiſelle de *Roſemont*, âgée de quinze ans, plus agréable que jolie. Une phyſionomie fine, des yeux ſpirituels, une bouche riante, formoient un enſemble charmant. Sous ces dehors aimables on trouvoit un eſprit délié juſqu'à la ruſe, & d'une délicateſſe ſi recherchée qu'on l'eût mieux aimé plus naturel; ſon cœur n'avoit encore répondu à aucune de ſes tendres invitations que la jeuneſſe ardente offre à la beauté, & cependant le déſir de plaire rendoit quelquefois ſes yeux ſi complaiſans, que pour un moment ils enhardiſſoient la fatuité des hommes.

M. de *Boquerville* ne vit pas tout cela, & déja il projette de développer ces germes précieux. Ses premiers hommages furent reçus avec plaisir. Et si Mademoiselle de *Rosemont* ne fut pas jusqu'à partager le désir d'intéresser, du moins s'appercevoit-elle de ses absences. Des dispositions si flatteuses lui persuaderent de hazarder certains propos qui commencent les liaisons. Déja de l'amour, repliqua-t-elle, nous avons du tems de reste. Il m'en faudra beaucoup pour me décider à écouter seulement les phrases amoureuses. Est-ce que vous ne pourriez pas m'aimer sans que je le susse ? Alors vous vous livreriez tout à votre aise aux transports de votre passion ; quant à moi qui ne les connois

pas encore, je vous rendrois en gaîté, ce que vous dépenſeriez en ſentiment.

Ce perſiflage dans la bouche d'une fille de quinze ans, éloigna d'abord toute idée d'hymen, mais n'éteignit pas le ſentiment, & M. de *Boquerville* continua à ſolliciter du retour avec la même ardeur. Mais dites-moi de grace, répondoit-elle, ce que vous voulez faire du cœur d'une fille de quinze ans. On s'inſtruit à mon âge & l'on ne cauſe pas. Ma parure eſt ma grande affaire. On me parle ſans ceſſe du bonheur d'être adorée, oh! je ne ſuis pas ſi exigeante : que l'on amuſe, mes vœux ne vont pas au delà.

Un ſemblable caractere fit preſque regretter Mademoiſelle de *Sémons*.

Cette triple épreuve avoit renversé tous les projets de M. de *Boquerville*, lorsqu'on le vit rendre de nouveaux soins à Mademoiselle de *Bardines*. C'étoit une fille qui dès sa plus tendre enfance vivoit avec les héros des Romans. Elle en avoit adopté le langage au point d'en faire à tout propos un usage ridicule. D'ailleurs, grande comme une Espagnole, belle comme une Romaine, droite comme une Angloise, elle levoit avec majesté deux grandes paupieres qui s'abaissoient plus lentement encore.

Cette exagération de sentiment ne fut pas long-tems inconnue à M. de *Boquerville*. Il se flatta que l'hymen mettroit un terme à cette manie des conquêtes. Dès le premier en-

tretien elle lui articula gravement qu'elle ignoroit à qui *ses destinées seroient commises, mais qu'elle ne passeroit sous le joug de son vainqueur, que lorsqu'il l'auroit hautement méritée.* Si mes soins, mes assiduités, le desir de plaire, ajouta-t-il, en tremblant..... Elle l'interrompt ; les soins, sont une indiscrétion ; les assiduités, une marque d'amour propre, & le desir de plaire, un peu familier...... Que faut-il donc pour toucher votre cœur, dit-il ? aimer & se taire, répliqua-t-elle.

Ce début lui rappella une certaine Arabelle, héroïne d'un assez bon Roman. Il se le procure & l'envoie à Mademoiselle de *Bardines* qui le dévore & trouve seulement Arabelle trop indulgente.

Ce quatrieme essai dégoûta M. de *Boquerville* non-seulement du mariage, mais même de notre sexe. En renonçant à être heureux il jura de n'être pas ridicule. Il étoit donc réduit à la philosophie, c'est-à-dire, à l'ennui de soi-même, & à l'essai de toute espece de distractions, lorsqu'il rencontra M. de *Versages*, un ami de mon pere, homme que le monde avoit lassé & qui avoit fini par rire de tout, après s'être occupé de la gloire & de l'ambition, comme si c'étoit quelque chose. Il avoit entendu parler des tentatives infructueuses de M. de *Boquerville*, & vint me trouver. Vous êtes aimable, me dit-il, vous avez des qualités, cela est fort bien; mais vous n'êtes pas riche; dans le cours ordinaire vous devez épou-

ſer un Gentilhomme qui vous rendra fort triſte & fort heureuſe dans ſon château. Epouſez, croyez-moi, cet original de *Boquerville*, c'eſt un excellent homme, il a cent mille livres de rentes. Vous le rendrez auſſi heureux qu'il peut l'être, parce que vous êtes honnête & ſenſible. Je fis quelques-unes de ces objections qui ſe préſentent tout naturellement à l'eſprit. Je demandai quelque tems pour étudier le caractere de mon futur époux. Nous eûmes de longs & de fréquens entretiens. Un, entr'autres, me frappa, & fixa preſque mes irréſolutions; ce qui fait le bonheur d'une femme, me diſoit-il, c'eſt le genre de vie que ſon mari lui choiſit. Vous vivrez à Paris, non avec faſte, mais dans une grande aiſance. Or ce

Paris qu'on vous peindra si brillant par ses plaisirs, si dangereux par ses mœurs, si fatiguant par ses usages, si agréable par ses tableaux toujours variés ; ce Paris, dis-je, offre aux gens raisonnables qui l'habitent une existence préférable à tout. Ne vous en rapportez pas à ces descriptions volumineuses, amas de vérités & d'erreurs ; mais croyez que ce n'est qu'à Paris que l'on sait causer avec ses amis & les servir, bannir les façons & hâter les épanchemens de la confiance ; ce n'est qu'à Paris où les ouvriers sont des artistes, & les artistes des gens à talent ; où l'on sache récompenser & punir, & mettre chacun à sa place. Pour un *Mesmer* que des oisifs ou des enthousiastes prônent, il y a cinquante naturalistes

à qui vous pouvez confier votre santé : ils vous conduiront le plus tard possible au terme fatal par des routes assez douces ; pour un grand qui entraîne dans le précipice des hommes trop avides ou trop crédules, il en est dix qui font les honneurs de la France & dont les hôtels sont autant de temples à l'Hospitalité. Ce n'est qu'à Paris où l'on n'humilie pas la pauvreté, où la médisance est sans effet ; où l'homme de génie peut prendre l'essor, où l'argent dans une circulation continuelle, offre des ressources à l'industrie, tandis qu'ailleurs il est comme les eaux stagnantes qui ne fertilisent rien. »

M. de *Versages* étoit du même avis. Le desir d'essayer ce genre de vie, qu'on embellissoit peut-être à

mes yeux donna ma main à M. de *Boquerville* ; je l'épousai sans répugnance & sans amour ; & depuis quatre ans j'ai béni la providence & son ministre M. de *Versages*. Je n'ai jamais connu le chagrin, rarement la contradiction, & j'ai joui de tout ce que cette ville offre de plus séduisant. A dater d'aujourd'hui, j'ai un bonheur de plus, & je vais travailler à faire une amie, car on les fait & on ne les trouve pas.

Telle étoit celle que le Duc de *Morsheim* ménagea à sa femme ; à ce premier soin il en joignit un autre non moins essentiel. Il falloit lui donner une idée des personnes qu'elle devoit rencontrer dans le monde, afin qu'elle fût au-devant des unes & ne devint pas la dupe des autres.

Il choisit pour cet entretien un jour que la Comtesse & M. de *Barjac* étoient venus lui demander à dîner. Ils firent fermer leur porte, & sûrs de n'avoir ni importuns, ni affaires, le Duc commença en ces termes.

« Je vous paroîtrai méchant, ma chere *Coraly*, (en petit comité il ui donnoit toujours ce nom cher à son cœur) & je ne serai que vrai. Les hommes sont bons à rencontrer, mais non à peindre. Je ne puis gueres vous sauver qu'à leurs dépens. Les gens de la Cour sur-tout perdent plus sous le burin des observateurs, parce qu'aux défauts ordinaires de l'humanité, ils joignent ceux de leur état.

» Nous avons parlé souvent de l'esprit du siecle, c'est-à-dire de l'accord général des opinions, cet esprit

qui eſt au-deſſus des Rois & triomphe même de leur exemple ; car quels ſont les particuliers plus ſimples, plus unis, plus économes que *Joſeph* & *Frédéric*.. N'y a-t-il pas autant de luxe à Vienne, à Berlin, que dans les autres Capitales ? En vain *Louis XVI* ſera laborieux, ſévere ; ſa Cour l'admirera ſans l'imiter. Cette obſervation vous prépare à une foule d'idées qui feroient obſcures ſans cela, & répond à des objections ſans nombre que vous vous préparez à me faire.

» La ſociété vous offrira à chaque inſtant des hommes qui vivent ſans ſe rendre compte de rien, uſent leur fortune ſans jouir, ſervent ſans s'occuper de leur métier, ſollicitent ſans ſe ſoucier d'obtenir, crient contre l'adminiſtration ſans connoître ſes

ressorts ; croient être quelque chose parce qu'ils obtiennent des grades, & payer leur dette à l'État parce qu'ils *se montrent*. *Se montrer*, c'est aller le dimanche à Versailles courir les bureaux, les salles d'audience, dîner où l'on peut, & revenir en poste à Paris, dire qu'on vient de Versailles.

» Vous rencontrerez encore des hommes qui parlent mieux de ce qu'ils ignorent, que des savans ne parlent de ce qu'ils connoissent ; dont le principe *est d'aller par les femmes*, si convaincus que le mérite est indifférent au succès, qu'ils ne mettent en avant que leurs protections, leurs alliances, les services de leurs aïeux. *Almanzeir* avec qui vous soupiez hier au soir est sûr de devenir Ambassadeur. Je doute qu'il sache lire. Il

fait qu'on ne peut rien faire de lui, se rend justice & sollicite une ambassade. Ce qui l'occupe, c'est sa livrée, sa vaisselle, son équipage; pour tout le reste il fera comme les amiraux qui n'ouvrent leurs paquets que lorsqu'ils sont en mer.

» Si l'on examine bien les personnages que la faveur & la fortune ont placé, on trouve que la partie qu'ils gérent est précisément celle qui leur est la plus inconnue. Je ne parle pas des ministres. Les louer, c'est flatterie; les blâmer, c'est satyre. Il est vraiment plaisant, qu'ils se soient imaginés en France avoir le droit de fermer la bouche sur leurs opérations. Au reste, je crois que de tous les métiers, le leur est celui qui exige le moins de génie; & si jamais les agens

de la chofe publique veulent bien fe dépouiller de ce fafte ufurpateur de la puiffance Royale, renoncer aux projets, être laborieux, les Rois feront fervi, les états floriffans, les peuples heureux. Mais n'y a-t-il rien de plus ridicule que la bouffiffure de *Phafema* qui fait acheter l'ennui de l'écouter, & met dans fes décifions un defpotifme qui révolteroit dans un Monarque.

Ici, le Vicomte de *Barjac* ne put réfifter au befoin de combattre les idées du Duc de *Morsheim*. Comment un homme d'efprit, lui dit-il, peut-il avancer que de tous les états, c'eft celui qui exige le moins de génie? Quoi démêler les refforts de la politique, combiner cette foule d'intérêts oppofés, connoître les

caracteres divers qui concourent au maintien de la paix générale !

Le Duc se mit à rire aux éclats en demandant mille fois excuse à M. de *Barjac*, mais se tenant les côtés il l'assura que la politique étoit une plaisanterie, que toutes les Cours vivoient au jour le jour, que les événemens gouvernoient les cabinets, que le coup de canon Hollandois renversoit six mois de combinaison, & que l'équilibre de l'Europe ne souffroit plus ni d'une république copartagée, ni d'un Royaume conquis, ni de vastes états démembrés. Le Vicomte de *Barjac* prenoit un peu d'humeur. Madame de *Morsheim* demanda grace pour la politique & son mari convint en effet qu'il s'étoit laissé entraîner dans une digression

étrangere à ſon ſujet. C'eſt des femmes, continua t-il, que je voulois vous entretenir, il eſt ſur-tout important de vous les faire connoître parce qu'elles auront ſur votre ſort une influence que vous ne ſoupçonnez même pas.

» *Cleis* & *Veila* qui donnent le ton aujourd'hui, n'ont que de l'abondance, de la gaîté. La permiſſion qu'elles prennent de ne jamais dire un mot de vrai, fait qu'elles embelliſſent les choſes les plus ſimples..... Vous avez été éblouie de l'eſprit d'*Aglaure*. Pourquoi fait-elle illuſion ? C'eſt qu'elle a cette confiance imperturbable fondée ſur un amour-propre des mieux conditionnés, & ſur une aſſez juſte appréciation de ce qui l'entoure. Elle ſait que *Niſa* eſt minutieuſe, étonnée de tout, deſire tout ;

qu'*Issée* végete avec sa froide beauté, & se console avec son miroir de n'avoir ni esprit ni talens ; que la petite *Héleine* apprend les graces comme une piece de clavecin, & copie mal tout ce qui lui semble un peu saillant..... que *Nolia*, l'adroite *Nolia* joue la simplicité, l'insouciance ; mais qu'elle intrigue comme une Dame-d'Atour ; que *Palmène* adore un écu, que *Lyheis* a la manie du crédit, que *Berzide* met sur le compte de la coquetterie de bonnes & fréquentes jouissances ; que *Phangès* est plus que galante, *Bérilles* plus qu'adroite, *Charite* plus que complaisante, enfin elle sait tout, de-là vient l'air leste dont elle traite ses rivales.

La fureur des femmes est de faire sensation. L'une court à bride abattue

comme un Jockeis ; l'autre veut faire le département de ſon mari ; celle-ci pour afficher ſon empire, jette le ſien dans tous les ridicules ; celle-là mene de front un Lieutenant d'infanterie, un Prince & un Ecuyer, dans l'eſpoir qu'on prendra le change, & qu'en lui donnant tout le monde, on ne lui croira perſonne.

La Ducheſſe baiſſoit les yeux ; Madame de *Boquerville* prit la parole, & dit : n'êtes-vous pas dans votre jour cauſtique, Monſieur le Duc ? il me ſemble que vous voyez un peu noir —— permettez-moi, Madame la Comteſſe, une obſervation ? Si dans le monde je m'égayois ſur les Dames, ou ſi j'écoutois avec un ſouris malin, ou ſi, ſous prétexte d'excuſer fort mal une imprudence, j'apprenois

à

à vingt personnes une anecdote scandaleuse ; je serois méchant, odieux, méprisable même. Mais devant qui m'expliquai-je ? devant vous & le Vicomte qui savez tout cela comme moi, & devant ma femme qui l'apprendroit à ses dépens. — Ai-je dit un mot qui ne soit pas dans la plus scrupuleuse vérité ? ai-je joint à mes portraits cent mauvais contes auxquels je ne crois pas ? Non je ne suis pas méchant, mais je soutiens ici, entre nous, que ce qui caractérise la Cour, & les femmes de la Ville qui les imitent, c'est de n'avoir de principes fixes sur rien ; de l'esprit en superficie, quelques talens, des mœurs faciles ; je soutiens qu'elles ne connoissent de l'amour, que ce qui flatte la vanité ; du plaisir, que les apparen-

ces ; que les devoirs d'épouſe , de mere , ſont de vieilles modes ; que ce qu'elles habitent le moins , c'eſt leur hôtel. Elles logent à l'Opéra , aux boulevards , ſur le chemin de Verſailles. Beaucoup doivent ce qu'elles ne paieront jamais. Les maris ſont des eſpeces d'aſſociés à leurs intrigues, des inſtrumens propres à leur ambition , des mannequins qu'elles habillent tantôt en Ambaſſadeurs , tantôt en Colonels ; on ſe cachoit autrefois quand l'erreur des ſens jettoit dans des bras étrangers , on y met aujourd'hui une hardieſſe qui déconcerte les maris mêmes. Ils voient chez eux un Evêque, un Cardinal , un Prince , *faire leur toilette* , & ils croient échapper au ridicule en ne faiſant aucun bruit. J'ai fait avec

Coraly le tour de l'Europe. Mais on ne connoît point ailleurs ce que nous appellons de la facilité dans le commerce ; & l'oisive frivolité dans laquelle nos femmes perdent la plus belle moitié de leur existence, fait tout à la fois gémir sur les enfans, qui leur échappent dans ce tourbillon, & sur la vie déplorable qui les attend au sortir de cette jeunesse si rapidement usée.

Dans ce cas, dit Madame de *Morsheim*, pourquoi me jetez-vous au milieu de ce monde ? Est-il sage, à vous, mon ami, de courir le danger de mon inexpérience ? Madame de *Boquerville* & moi serons nous deux Phénix, qu'on viendra voir par curiosité ? J'aime votre charmante vivacité, ma chere *Coraly*, ré-

pondit M. de *Morsheim*, un seul mot encore. Je n'ai pas fini mon cours de pédanterie. Les femmes, que je vous ai dépeintes, sont celles qu'on cite ; mais il y a des femmes qui ne veulent pas être citées. Les unes sont tout a fait étrangeres à ce monde vicieux ; les autres y ont paru un moment pour ne le revoir jamais. Vous trouverez dans Paris des femmes d'une société délicieuse, qui partagent leurs jours entre les devoirs de leur état, les talens de leur siecle, les occupations de l'esprit, les goûts de leur âge, les charmes de l'amitié. Femmes attentives & soigneuses, amantes décentes & empressées, amies constantes & généreuses, elles ont l'estime de leur époux, le cœur de leur ami, les égards de leurs connoissan-

ces. Si elles pouvoient effacer l'amour de leur hiſtoire, ſans doute elles ſeroient plus parfaites, mais c'eſt un tort qu'il eſt plus prudent de ſe faire pardonner, que de vouloir éviter. Je vous montrois hier *Phedime*. Entourée le matin de ſa famille, elle préſide aux leçons des maîtres & mêle l'indulgence maternelle à la voix ſévere des inſtituteurs. A midi elle donne un coup d'œil avec ſon mari à l'état de leurs affaires & jette dans ſon ame des déſirs & des projets d'économie. Après dîner elle va rendre des devoirs à l'auteur de ſes jours & lui prouver que ſon cœur répare l'éloignement involontaire où l'a forcée ſon état. Après avoir donné quelques inſtans encore à l'amitié elle arrive tard au ſpectacle, où elle

presse la main de son amant, soupe rarement avec lui, pour ne pas effaroucher la décence & ne lui abandonne qu'une partie de ces momens que la nuit enveloppe de son voile salutaire. Les remords la disputent enfin au sommeil, elle invoque le Ciel, accuse la nature, promet plus de sagesse, espere, & s'endort.

Sémire qui, par parenthese, n'aime par la premiere partie de nos mémoires, *Sémire*, dis-je, est encore un modele à citer. Ce n'est pas un esprit lumineux, ni une imagination saillante, mais elle a cette raison qu'on forme avec des livres. Ses amans ont toujours été des hommes mûrs & d'un esprit solide. Elle est enfin devenue une femme qu'on recherche,

parce qu'elle a recherché les hommes avec qui l'on ſe forme.

Je ſuis plus heureux & plus juſte que *Boileau*, j'en pourrois nommer bien d'autres encore. Paris eſt la ſeule ville peut-être où les femmes âgées ſachent être encore aimables. Preſque par tout ailleurs, fardeau de la ſociété, ici elles en ſont l'azyle.

La Ducheſſe de *Morsheim* combattue entre la crainte de découvrir un défaut à ſon mari, s'il exagéroit, ou de vivre dans le monde, s'il diſoit vrai, étoit rêveuſe. Le Duc qui liſoit dans ſon ame lui dit, croyez-vous que j'affligerois ce que j'aime, s'il n'étoit pas cent fois plus dangereux de me taire qu'il n'eſt cruel de parler?

Je ne ſais ſi le Duc de *Morsheim* auroit dû préſenter ce tableau tout

entier à sa jeune épouse & s'il n'eut pas été plus prudent de le lui montrer par degrés. Il prétendoit que l'esprit de *Coraly* n'avoit pas besoin de ces ménagemens ; il prévoyoit d'ailleurs que la Duchesse sa mere ne suppléeroit pas à ce qu'il tairoit, soit parce qu'elle connoissoit moins les hommes, soit parce que sa bru ne lui inspireroit pas un grand intérêt. Déja elle voyoit sans plaisir que sa beauté & ses malheurs intéressoient, ou plutôt inspiroient le désir de la connoître.

Comme on lui accordoit avec tous ses avantages une sévérité de principes difficiles à rencontrer dans ce qu'on appelle le beau monde, le chevalier de *Noménil* crut qu'il y auroit quelque gloire à en triompher. Il avoit vingt six ans, tout

ce que la nature peut donner, figure noble & intéressante, maintien honnête & plein de graces, regard doux & spirituel, son de voix enchanteur ; l'esprit aisé & pénétrant, l'imagination vive & féconde, la taille parfaitement bien proportionnée, & cette molle aisance qui dénote l'homme de qualité, quand elle n'est pas affectation. L'éducation avoit ajouté à ces riches présens un caractere flexible, une douceur séduisante, cette gaîté qui tient de l'abondance des idées & de la sérénité de l'ame. Joignez enfin les plus aimables penchans, l'apparence de la sensibilité & ce je ne sais quoi qui commande aux cœurs & change les premieres impressions en blessures profondes. La réputation qu'il s'étoit faite à la guerre

lui avoit valu les graces du Roi & l'auguſte protection de la Cour. La ſociété ſe diſputoit des talens qui avoient été les jeux de ſon enfance & qu'il avoit perfectionnés dans les momens où les autres ſe repoſent. Il ſe fit préſenter par le Vicomte de *Barjac*, l'un de ſes admirateurs, & qui l'avoit cité ſouvent à *Coraly* comme l'ornement de la Cour & le charme des ſociétés choiſies.

Au lieu de faire uſage de ſes nombreuſes reſſources, il ſe montra avec une eſpece de timidité qui raſſura la Ducheſſe. Elle s'étoit figurée un merveilleux; elle ne vit qu'un homme aimable, empreſſé de plaire; incertain de pouvoir réuſſir: dans les commencemens ſes viſites furent rares, ſa gaîté douce, ſon indulgence

ſans bornes, ſes attentions ſans projets. Leurs converſations rouloient ſur la connoiſſance du monde. Selon lui, la ſociété offroit bien plus d'agrémens que d'imperfections. Les grands n'avoient plus ce faſte qui éloignoit d'eux la médiocrité humiliée ; la Cour avoit abjuré cette ſévere étiquette qui reſſembloit à un culte & changeoit preſque le Palais des Rois en un temple ; les femmes plus appliquées ſe donnoient au moins des talens & très ſouvent des lumieres. Ce ne ſont pas des ouvrages ſans mérite que les *converſations d'Emilie ; les doutes ſur les opinions reçues en ſociété* ; *les veillées du Château* ; *les lettres de Stéphanie* ſur-tout, & dix autres ſur l'éducation. Quant aux mœurs, il y a ſans doute comme

dans tous les siecles des couples imprudens qui marchent à la suite d'un enfant aveugle ; mais combien de ménages bien assortis , qui comme le vôtre jouissent du calme après l'orage. On peut juger de nos mœurs par le genre de pieces & de romans que nous accueillons ; ne sont-ce pas ceux où le sentiment domine ? & si l'on excepte une débauche d'esprit comme la *folle Journée*, vous verrez la foule courir à *Blaise & Babet*, à l'*Épreuve Villageoise* , à *Fanfan & Colas*.

La Duchesse écoutoit avec plaisir des détails qui n'étoient que le développement de ses sensations. Elle aimoit mieux voir le monde dans les tableaux du Chevalier que dans ceux de son mari. Elle essayoit quelquefois

fois de convertir ce dernier. Il en naissoit de petites discussions dont le Vicomte de *Barjac* devenoit presque toujours l'arbitre. M. de *Noménil* qui ne perdoit aucun des moyens d'accréditer son systême, profita avec beaucoup d'adresse d'une occasion unique que lui fournirent les circonstances. Il fit demander à la Duchesse de *Morsheim*, la permission de l'entretenir d'une affaire particuliere, désirant qu'il n'y eût en tiers que son mari (il le savoit aux chasses de Monsieur le Prince de *Comti*) ou la Comtesse de *Boquerville* (sa mere étoit à l'agonie ; elle ne quittoit pas le chevet de son lit.) La Duchesse lui fit dire qu'elle l'attendroit à six heures. Il arrive à cinq. Vous ne devinez sûrement pas, Madame la Du-

cheſſe, en quelle qualité je parois aujourd'hui devant vous. C'eſt d'une négociation dont il s'agit, & vous voyez l'Ambaſſadeur de la Comteſſe de *Willieza*. — Si vous ne vous étiez pas trompé d'heure, Monſieur, nous euſſions eu un troiſieme pour juge de cette grande affaire; car mon mari n'y étant pas, j'ai fait prier le Vicomte, de venir avant ſix heures. — J'ai repréſenté à Madame de *Willieza*, que j'étois l'homme le moins propre à une pareille négociation, ſoit parce que je n'ignorois aucun de ſes torts, ſoit parce que je faiſois hautement profeſſion d'admirer vos vertus; ſoit ſur-tout parce que je n'ai point cette éloquence qui pourroit vous toucher en faveur du repentir. — Je puis pardonner à Mada-

me de *Willicza*, les chagrins amers qu'elle m'a causés, mais non les oublier. Que lui importe mes opinions? Un silence éternel est une loi que je me suis imposée. — Fatiguée de l'austere retraite que la honte & le dépit lui avoient conseillés, elle veut revenir dans le monde & vous demande la permission de paroître une fois chez vous, Madame, dans l'espoir que cette démarche d'éclat préviendra les propos que renouvellera son apparition. — Je ne saisis pas au premier coup-d'œil les inconvéniens ou la grande utilité de cette démarche. Mon ame ne connoît point cette haine active qui se fait une gloire de survivre aux événemens; mais elle ne connoît pas non plus cette dissimulation qui feint

l'oubli des insultes : ma vertu consiste à éviter tout ce qui rouvriroit des plaies que je veux fermer. — Je n'ai jamais su les raisons qui égarerent si étrangement la Comtesse de *Willicza*. Plus on vous connoîtra & moins il lui restera de défenseurs. Si quelque chose encore peut adoucir ses torts, c'est l'erreur du Duc de *Morsheim*, le meilleur & le plus vrai des hommes. Surpris souvent par son imagination, il croyoit être l'amant le plus passionné & n'étoit que l'homme le plus aimable. Avant de vous avoir vue, Madame, il ne connoissoit pas l'emportement de la passion; ce besoin impérieux de n'exister que pour un objet, le bonheur d'avoir trouvé dans un seul être de quoi combler les nombreux désirs

du cœur humain. Il s'abandonnoit tout ſimplement à ce que l'envie de plaire inſpire & parloit des charmes de l'amour en homme plus éloquent que ſenſible. — Je ne ſuis, en vérité, point en état de prononcer ſur cette eſpece de convenance. Mon mari „ *ſi éloquent*, dites-vous, Monſieur „ perſuadera à cette Dame, qu'une viſite n'efface point un tort, ou me perſuadera à moi-même que je dois ſacrifier au bonheur de cette femme ce qu'il pourroit me reſter de reſſentiment.

Comme elle achevoit ces mots, on annonce M. de *Barjac*. On le met au fait ; ſon opinion fut que ſa jeune amie ne marquoit point encore aſſez pour que la Comteſſe recueillit le fruit qu'elle ſe promettoit de ſes dé-

marches, & qu'il étoit plus ſimple de les faire auprès de la Ducheſſe douairiere ; — le Chevalier repliqua, que la Ducheſſe douairiere avoit une inflexibilité de principes mêlée d'un fonds de hauteur qui ne laiſſoit nul eſpoir à Madame de *Willicza*. « Encore une fois, je ſuis loin de l'ex-
» cuſer, mais il eſt permis de plain-
» dre ceux qu'on ne peut défendre.
» Faut-il condamner à des larmes
» éternelles, une femme que la jalou-
» ſie a égarée ; qui n'a pu réſiſter aux
» graces, à la ſéduction, à l'eſprit
» de ſa rivale ! Tant d'ennemis de ſon
» repos l'ont précipitée dans un abî-
» me d'erreurs. J'ai ſouvent eu occa-
» ſion, depuis que je ſuis dans le mon-
» de, d'examiner certaines démarches,
» & j'ai vu ordinairement plutôt des

» torts que des crimes, plus de foi-
» blesse que de noirceur. Les gens d'es-
» prit croient que les autres voient
» comme eux & envisagent une action
» blâmable dans toute son horreur. Les
» sots qui ne connoissent, ni les imper-
» fections du cœur humain, ni les per-
» fidies du tempérament, blâment avec
» une cruauté dont la source honteuse
» est dans notre méchanceté naturelle:
» mais si l'on observe comment les
» fautes ont insensiblement été prépa-
» rées par les passions, secondées par
» les événements, on doit, sous peine
» d'être injuste accorder de l'indul-
» gence. Cette indulgence sans doute
» ne va pas jusqu'à mettre sur le mê-
» me rang, les vices du cœur & les
» qualités de l'ame; mais du moins
» elle tend la main à la femme im-

» prudente que le repentir veut ren-
» dre à la société. Je ne sais pas si je
» plaide ma propre cause en réclamant
» pour nos foiblesses ; mais je crois
» mes principes adaptés à l'état de na-
» ture. »

Madame de *Morsheim* écoutoit le Chevalier avec une attention profonde. Elle nous a depuis avouée qu'elle pensoit pendant toute cette conversation, à la démarche innocente & coupable qu'elle avoit fait cinq à six jours avant d'être enlevée de son château, & cet exemple venoit tout naturellement à l'appui des idées de M. de *Noménil*. On se sépara en concluant qu'il falloit attendre l'avis du Duc de *Morsheim*. Ce très-petit événement se perdit dans la foule de ceux qui se succéderent, parmi

lesquels nous ne devons pas renvoyer plus loin, celui qui regarde M. de *Barjac.*

M. de *Vanhelle* fut chargé de sonder ses projets sur son avenir, & de savoir si l'hymen étoit entiérement exclu de son plan. Il répondit que, pour le jeter dans ses chaînes, il faudroit un concours de circonstances, chimériques peut-être. Sa premiere condition seroit de rencontrer une femme digne par ses vertus de devenir l'amie de la Duchesse de *Morsheim*, & disposée à trouver sa propre félicité dans cette liaison; une femme qui n'eût point de ces entours nombreux & gênans, lesquels vous forcent à épouser tout une famille en un jour; une femme enfin qui, non par calcul ou par complaisance,

mais par goût & par choix préferent la vie privée aux amusemens variés & permis que présente la bonne compagnie à Paris. Il ajouta encore une liste de qualités & d'inclinations qui ne se trouvent point réunis dans un seul être. Mais enfin, poursuivit M. de *Vanhelle*, si l'on avoit déterré ce phénomene, si l'on vous offroit plus encore peut-être que vous ne souhaitez ? Comme les demi-confidences ne sont qu'une indiscrétion commencée, il lui traça un portrait fidele de la femme que l'amitié lui destinoit.

Des avantages physiques il ne lui manque qu'un peu plus de perfection dans la taille, & quoique l'art répare ces torts de la nature, plus sujette qu'on ne pense à ces sortes de distraction, elle m'a spécialement chargé

de vous prévenir de la petite imposture que faisoit sa coquetterie. Malgré tous les ridicules injustement prodigués aux femmes d'esprit, elle prétend lire ces ouvrages dont la réflexion est le principal mérite ; écrire même ses idées, ses souvenirs, & rechercher la conversation d'un petit nombre d'hommes qui tirent des fleurs de la littérature & de la société épurée, un suc délicieux. Ses opinions sur les besoins du cœur sont si originales que je n'ose pas trop vous les dire. Elle a votre portrait depuis deux ou trois ans. Il lui a, prétend-elle, inspiré ce qu'il faut d'amour en mariage. Peu versée dans l'économie domestique, elle rachetera ce défaut par une grande indifférence pour la parure. Le seul

de ſes goûts eſt un appartement vaſte, bien meublé, commodément diſtribué. Peu de virtuoſes ont porté plus loin l'art du chant, & l'art, plus rare encore, d'exprimer le ſentiment; mais elle ne prétend pas que la ſociété s'arroge aucun droit ſur ſes talens. Fidelle à certaines pratiques de religion; ſon ame, dit-elle, a beſoin de tenir au Ciel par quelqu'endroit, pour paſſer ſur la quantité de fléaux qui déſolent notre eſpece. D'ailleurs trop ſupérieure pour être jalouſe, trop inſtruite pour avoir beſoin d'être cauſtique, trop vraie pour ſe marier, ſous le prétexte d'ajouter au bonheur de celui qui partagera ſon ſort, on n'a point à craindre d'elle ces petites miſeres qui ſont des tâches fréquentes aux belles qualités de ſon
ſexe

sexe, & qu'il allie malheureusement aux dons les plus estimables.

Si votre pinceau n'est pas flatteur, répliqua M. de *Barjac*, je croirai avoir trouvé une nouvelle *Coraly*; & peut-être serai-je assez heureux pour échapper à ce doux sentiment, qui fait tant de martyrs à mon âge, & si peu d'heureux dans la brillante époque de la jeunesse.--- Mais ne peut-on savoir le nom de cette belle inconnue? ---Vous le saurez sans doute, mais auparavant je dois vous entretenir un moment de la Comtesse de *Berlitz*, qui a une grande part à tout ceci. Je ne sais si depuis que vous avez quitté la Provence, sa situation vous est parvenue. Mon Régiment a passé huit mois à portée de ses terres. J'ai été assez lié avec elle pour mériter sa

confiance. Voici ce qu'elle a épanché dans mon ſein.

Lorſque l'habitude eut calmé les premiers feux de la paſſion que vous lui inſpirâtes, ſon ame s'ouvrit aux remords inſéparables d'une faute unique. Ayant perdu le droit de parler de la vertu avec cet enthouſiaſme, le charme des ames honnêtes, elle lutta long-tems contre les reproches d'une délicateſſe, qui ne s'étoit point familiariſée avec certaines erreurs. Vous prîtes pour de l'ennui & du dégoût ce qui n'étoit que le trouble de la conſcience. Les plaintes commencerent; la ſource des entretiens ſe deſſécha; les tête-à-tête parurent longs. Vous ſoupçonnâtes que le Chevalier *de Mars* entroit pour quelque choſe dans cette révolution. Madame

de *Berlitz* ne détruisit pas cette idée. Elle pouvoit recouvrer insensiblement une liberté qui devenoit pour elle un besoin. Votre voyage vous délivra tous deux de l'embarras d'une rupture.

Ce fut alors que la Comtesse travailla sérieusement à son repos. La religion & l'honnêteté s'entreprêtant à leur secours, elle recouvra la sérénité de l'ame. La parfaite innocence n'est jamais sans un peu de vanité ; le vrai repentir est humble , & c'est pour cela qu'il plaît autant au Ciel & aux hommes.

Malheureusement le Comte de *Berlitz* n'en étoit point à ces principes. Il égaroit ses penchans parmi des beautés agrestes , mais faciles ; & les charmes de l'extrême jeunesse

agiſſoient ſur ſon imagination avec autant d'empire que les graces, & l'innocence en ont ſur les hommes délicats.

Madame de *Berlitz* eſſaya de rendre au moins plus rares des amuſemens qui entraînent des préparatifs ridicules aux yeux de la raiſon, & un genre de ſoins impardonnables à ceux de la ſociété. Mais on lui fit ſentir que le ſilence étoit quelquefois bien prudent..... elle ſe tut, ſoupira ſur ſes erreurs, gémit de leurs ſuites, & ſe conſola par l'éducation d'une Niece, qui récompenſoit ſi bien ſes peines, qu'elles devinrent la plus douce de ſes occupations.

Le Comte de *Berlitz* qui appercevoit quelquefois les traces de ſon chagrin ſur des joues que les larmes

arrosoient, renonça cependant à la plupart de ses distractions, & vécut davantage dans l'intérieur de sa famille. Ayant même réfléchi, d'après les conversations de sa femme, sur le danger de laisser certains exemples après soi, il résolut un sacrifice complet de ces sortes de plaisirs, & à la suite d'une singuliere conversation avec Madame de *Berlitz*, il se livra à des goûts plus épurés. Alors, ils trouverent, dans l'oubli mutuel du passé, l'espoir d'un avenir heureux encore.

Il en est du mariage comme des fausses religions, disoit quelquefois M. de *Berlitz*, on n'en voit bien le ridicule que lorsque leur moment est passé. Nous plaisantons aujourd'hui sur la vie des vestales, employées à entretenir un feu qui

ne devoit jamais s'éteindre ; sur les prêtres bouchers ayant toujours les mains dans le sang, & dépeuplant les campagnes & les Bergeries pour appaiser la prétendue colere d'un Dieu qui n'existoit point. Un jour viendra que l'on fera les mêmes plaisanteries sur l'idée de jurer aux pieds d'un prêtre, jaloux de ne pouvoir faire le même serment, de plaire toujours, de conserver les mêmes traits, de sauver son caractere des influences de la mélancolie, des événemens de la maladie. Comment un être qui est le jouet de cent désirs contraires peut-il promettre les mêmes sensations ? & celui qui varie sans cesse ses modes, ses habits, ses occupations peut-il jurer d'être fidele aux mêmes goûts ? Il est des confidences que les femmes

ne font jamais. Auſſi bien ſont elles inutiles puiſqu'on devine aiſément comment ſe dénouent certaines liaiſons ; mais m'euſſiez-vous fait cet aveu que les femmes ne font point, je vous abſoudrois parce que l'occaſion eſt plus forte que le raiſonnement. Cette diſcuſſion ſe renouvelloit, ſur-tout à propos de vous, Monſieur le Vicomte. Madame de *Berlitz* vous deſtine ſa niece. Son mari vous croit trop d'expérience pour épouſer. Elle prétend vous connoître, & ſoutient que vous chercherez une nouvelle retraite; que Madame la Ducheſſe, elle-même, retournera à la vie tranquille, genre de vie dont on ne ſe départ jamais, quand on l'a une fois goûté. C'eſt d'après ſes in-

tentions que je prends la liberté d'interroger votre cœur.

Le Vicomte fut intérieurement flatté de l'opinion que la Comtesse avoit conservée, & de la trouver innocente, car les hommes croient que de les quitter est un crime. Il répondit à M. de *Vanhelle*, qu'il avoit besoin de descendre au fond de lui-même, avant de donner sa réponse. Un changement qui survint dans la position de la Duchesse de *Morsheim*, renvoya bien loin cette résolution.

Son ambitieuse belle-mere désapprouvoit dans tous les points, sa maniere d'être ; à l'en croire, *Coraly* parloit comme un bel esprit, se mettoit comme une Bourgeoise, se présentoit comme une pensionnaire, se

conduisoit comme une prude ; son fils étoit un *fou* que cette *petite fille* avoit ensorcelé ; les soins du Vicomte étoient du *Commerage* ; elle distribuoit tous ces ridicules devant Madame de *Boquerville*, qu'elle eût bien voulu brouiller avec sa bru. Ne pouvant y réussir elle renoua avec Madame de *Willicza*. Ne sachant comment retirer son fils de ce qu'elle appelloit *mauvaise* compagnie, elle imagina une maniere de l'éloigner de Paris & lui ménagea une ambassade. Cette carriere qu'on parcourt avec tant de rapidité & de succès quand on a du talent, ouvre la route au ministere. C'est celle qu'ont fournis les *Choiseul*, les *Vergennes*, les *Breteuil*, & véritablement leur exemple est propre à tenter. Il devint donc

public que le Duc de *Morsheim* étoit nommé miniſtre auprès de la Cour de P.... Il fut convenu que ſa femme feroit quelque ſéjour dans ſes terres, pendant qu'il paſſeroit les premiers mois à V .... M. de *Barjac* projetta d'aller auſſi dans la ſienne, & le Duc obtint de Madame de *Boquerville* qu'elle accompagneroit *Coraly*. La vieille Ducheſſe avoit conſeillé cet arrangement, car elle penſoit toujours dans le fond de ſon ame, que ſa bru étoit de ces femmes qu'il falloit montrer le moins poſſible. Après qu'on ſe fut ruiné en équipages, qu'on eut perdu aſſez de tems ſur la route de Verſailles, & qu'on eut reçu la plus inutile des inſtructions chacun ſe rendit au lieu où l'appelloient les circonſtances. Le

Duc empreſſé de voir un Roi à qui ſon amabilité devoit épagner des malheurs ; la Ducheſſe preſſée du beſoin de ſe recueillir & de reprendre ſes anciennes penſées ; le Vicomte indécis ſur ſon avenir, craignant de perdre la tranquillité en courant après le bonheur. La Ducheſſe mere crut avoir remporté une victoire en ſéparant les époux ; Madame de *Willicza* furieuſe de ce qu'on eut refuſé ſa viſite médite quelque vengeance ; M. de *Noménil* ſe crut défait d'un rival, & nourrit l'eſpérance que l'amour-propre avoit appellé dans ſon cœur.

Avec quel charme intérieur, Madame de *Morsheim* revit ces promenades champêtres & ces environs délicieux où ſeule avec l'amour, elle avoit ſouvent entretenu ces douces

rêveries ! mais lorſqu'elle entra dans la maiſon & qu'elle parcourut cette ſalle à manger où on lui enleva la liberté ; cette chambre où elle avoit fermé les yeux de *Socrate*, ſes yeux ſe remplirent de larmes ; une douce triſteſſe pénétra ſon ame. Elle en fut retirée par Madame de *Boqueryille* qui lui rappella qu'il falloit pardonner à la providence & aux hommes : *Coraly* lui apprit ce que c'étoit que *Socrate*. Chaque endroit de cette maiſon & de ces Jardins fourniſſoit une anecdote. C'eſt à l'amitié qu'il faut parler des malheurs de l'amour ; c'eſt avec elle ſeule qu'on peut répéter ſans ceſſe cette foule de riens, vaines puérilités aux yeux de l'indifférence, & précieux aux cœurs ſenſibles qu'ils ont rendus heureux ou

qu'ils

qu'ils ont tourmentés. Les premiers jours passerent comme un instant, & furent agréablement coupés par les visites de M. de *Barjac.* Après les anciens ressouvenirs, il leur raconta une aventure assez plaisante. A peine étoit-il arrivé chez lui qu'il vit venir Madame de *B....* la Dame de ce Palais enchanté, la dame aux esprits. Elle étoit furieuse, & lui reprocha en termes amers d'avoir publié dans ses mémoires des détails qu'elle croyoit que le secret couvriroit à jamais de son ombre ; elle ajouta que depuis cet ouvrage elle n'avoit eu à ses mysteres que de ces hommes ordinaires qui ne lisent point, & qu'il n'y a ni gloire, ni profit à former. Le Vicomte tâcha de calmer cet amour-propre irrité, en lui disant que cette

manie ne pouvoit avoir qu'un moment de célébrité ; qu'elle avoit trop de rivaux ; que le public partagé ne pouvoit se porter qu'un moment vers chaque merveille ; qu'on en étoit totalement revenu, & que même aujourd'hui les récits en devenoient fastidieux ; qu'on lui avoit prêté des intentions qui lui étoient étrangeres, & qu'enfin son but avoit été de déshonorer une secte qui déshonoroit l'esprit humain. Au reste, Monsieur, continua-t-elle, si vous m'avez ôté cette ressource de gloire, je l'ai remplacée, & je *Mesmérisme* aujourd'hui avec un succès qui brave les Parlemens & la Faculté. Ce n'est point aux maladies du corps que je m'attaque. Ces soins matériels abandonnés aux *Mesmer* & aux *Deslon* se paient

avec de l'argent. C'eſt ſur les eſprits que j'agis, & poſſédant le ſecret de ſubtiliſer la matiere la plus fine, d'un lâche je fais un *Crillon*, d'un ſot un *Chanfort*, d'un ignorant un *Bailli*, de *Kerné* une femme aimable, de *M*.... un poëte, & de *Mereaux* un muſicien gracieux. L'académie Françoiſe m'envoya derniérement CARENDES, LUCREO, MYAS. J'ai redreſſé le vice des élections de faveur. Vous ne reconnoîtriez pas *Agathocles*. Il ne fait preſque plus de calembours. V.... n'eſt plus entiché de ſa fortune, de ſa petite maiſon. M. de B. donnoit des ſcenes parce que ſa femme prouvoit que le Chevalier étoit plus aimable que lui. Il eſt aujourd'hui comme tout le mon-

de, & ſubit ſa deſtinée avec une réſignation vraiment conjugale.

Depuis que je ne vous ai vu, j'ai fait infiniment d'or; vous verriez dans mon laboratoire des poudres avec leſquelles on n'eſt pas abſolument immortel; mais cinq ou ſix cents ans de vie, cela ne fait pas un pli. Je devine à deux cents cinquante lieues ſi un bâtiment eſt en mer. Je n'en ſuis pas encore au point d'aſſurer ſi c'eſt une frégate ou un vaiſſeau de cinquante canons; mais cela viendra, & le meilleur de tous mes ſecrets, c'eſt de les exercer ſans me faire mettre à la Baſtille.

Le Vicomte la félicita de ce qu'elle préféroit l'honorable occupation de former des gens aimables au vil métier de faire des dupes. Quoiqu'il

arrive, continua-t-elle, je ſuis en fonds pour ma fortune & ma réputation. Je les ai établies ſur les ſottiſes des hommes. En les mettant à profit, je dois aller loin. Je n'oſe encore faire entrer dans mon plan l'inutile & faſtueuſe invention des aéroſtats; mais j'entrevois cependant plus d'une reſſource; quelque jour je me perdrai dans les nues & je réuſſirai comme *Roucher*, *Boiſment*, qui depuis vingt ans habitent cette région avec ſuccès, & redeſcendant ſur la terre, je raconterai des prodiges comme *Forſter* & *Carver*. Les hommes reçoivent avec reſpect tout ce qui leur eſt apporté des rég ons éloignées. Je raconterai que la Chine a le plus parfait des gouvernemens; que les Etats-unis entretiennent cette harmonie qui

eſt la force des états & le bonheur des peuples ; que l'Eſpagne s'éclaire & proſcrit cette douce pareſſe que permettent les mines du Pérou ; que l'Angleterre répare ſept ans de prodigalités avec les roupies de l'Inde, & que cette ſource eſt inépuiſable ; que la Hollande s'eſt noblement conduite avec le Duc *Louis*, & qu'il eſt de ſon intérêt de prendre place parmi les nations belligérantes : que le conſeil de Schonbrun ne rend jamais d'ordonnances précipitées, & que celles ſur le commerce cadrent parfaitement avec les efforts qu'on fait pour le fixer dans ſes états ; que la Ruſſie eſt civiliſée, & que les peuples heureux ſe reſſentent de la conſiſtance que prend cette puiſſance dans la politique Européenne ; que les Turcs ſont condamnés

par la nature à ſubir tous les jougs qu'il plaira au caprice & à l'ambition de leur impoſer, & que leurs alliés & l'expérience ne peuvent rien ſur le Divan. Je dirai d'autres belles choſes encore & l'on me croira.

Le Vicomte amuſa un inſtant ces Dames des folies de ſa nouvelle Circé & ils parlerent enſuite d'objets plus analogues à la ſituation de leur cœur. On déjeunoit chez la Comteſſe. Dans ces momens ſi doux, puiſque l'eſprit eſt repoſé & qu'on eſt à l'abri des importuns qui dans tous les pays déſolent la ſociété, on ſe livroit aux épanchemens de la confiance ; il étoit queſtion du mariage de M. de *Barjac* avec la Niece de Madame de *Berlitz*. Il philoſophoit à perte de vue ſur les ſuites

ordinaires de ces ſpéculations conjugales qui rapprochent des âges ſouvent mal aſſortis. Il craignoit toute liaiſon qui diminueroit le tendre attachement qu'il avoit pour *Coraly* ; on veut, diſoit-il, qu'elle devienne votre amie ; rarement l'eſt on de ſa rivale ! Or vous régnerez à jamais dans mon cœur.

Au milieu de ces beaux raiſonnemens Madame de *Boquerville* ſourioit ; le Vicomte ſans rougir abſolument laiſſoit voir quelque embarras dans ſon éloquence ; la Ducheſſe ne ſavoit pas trop ce que cela ſignifioit & n'oſoit le demander. Mais lorſqu'ils ſe ſéparerent pour faire leur toilette, elle pria la Comteſſe de lui dire la cauſe de ce ſouris malin. Je ſoupçonne, répondit celle-ci, que le Vi-

comte ne nous dit pas toutes les raisons qui le refroidissent sur les propositions de *Vanhelle*. J'ai su par une de mes femmes que la circassienne de *Socrate* faisoit partie de sa maison. Les hommes sont sujets à certaines habitudes physiques qu'ils n'osent avouer & ne peuvent rompre. La beauté a sur eux un empire dont leur raison ne les défend point. *Coraly* sourit à son tour & elles se féliciterent d'avoir deviné.

Le lendemain on revint au même sujet de conversation. M. de *Barjac* s'expliqua plus nettement & déclara qu'il avoit détaillé dans une lettre à M. de *Vanhelle* les raisons qui l'attachoient à sa liberté & le peu de ressources qu'il se trouvoit pour embellir les jours d'une personne qui

avoit droit d'être difficile. Voila les ris qui recommencent ; avouez auſſi, dit *Coraly*, qu'il étoit plus aiſé à Paris de vous *conquérir* au mariage, (comme dit M. *Ducis* en parlant de la Tragédie,) que dans votre terre. --- Ah ! voila donc la ſource des ſarcaſmes de Madame la Comteſſe. Ce n'eſt point par une défiance mal placée, mais par reſpect pour vous que je n'ai oſé laiſſer entrevoir cette raiſon. Sans commander à mes arrangemens, elle influe ſur eux cependant. Il eſt un âge où l'on aime les diſtractions faciles. Pour être paſſable en ſociété, il faut être long-tems chez ſoi, & lorſqu'on y eſt, il eſt des momens où la profonde ſolitude attriſte. Ce genre de ſentimens, l'eſpece de converſation, la ſorte d'agrémens

avec ces personnes n'a rien de commun avec notre maniere de vivre dans le monde. --- Il en est tant parmi vous autres hommes, dit la Comtesse, qui adoptent vos idées qu'elles ont sans doute un fondement ; mais j'avoue que je ne conçois pas comment vous pouvez passer des heures avec une femme étrangere à ce qui vous occupe journellement. Nos connoissances, nos amis, nos vues, la Ville, la Cour, les spectacles, la guerre, la paix, la littérature, les ridicules, les modes, alimentent sans cesse nos entretiens. Mais ces objets fertiles sont inconnus à des personnes que leur éducation, leurs goûts, leurs conceptions éloignent de tout ce qui constitue la bonne société. --- C'est précisement pour laiss-

ſer repoſer ces matieres, qui reviennent ſans ceſſe, que nous en traitons d'autres ; ce n'eſt pas pour penſer qu'on eſt avec ces perſonnes, mais pour ſuſpendre cet exercice. *Coraly* dit en riant, c'eſt pour m'aimer toujours que vous avez pris ſoin de ma circaſſienne. Maintenant que vous êtes décidé, je vous confeſſe que ce mariage ne me plaiſoit point, ſoit que j'aie beſoin de votre cœur, ſoit que le caractere de la Niece m'ait toujours paru un peu romaneſque.

Le lendemain elle envoya chez le Vicomte une corbeille pleine d'ajuſtemens, d'*Etoffes*, & de tout ce qui pouvoit ſervir à la parure. Dorénavant nous appellerons ſa belle circaſſienne par ſon nom, qui étoit *Melza*. Elle écrivit au Vicomte, qu'un

Seigneur

Seigneur de Paris venoit d'arriver, & qu'elle le prioit de se rendre sur le champ à son château. Il part. Quelle fut sa surprise? C'étoit le Chevalier de *Noménil*. Il acquittoit sa promesse, disoit-il, & ne vouloit aller que sous ses auspices, chez la Duchesse. La Vicomte envoya un homme à cheval, pour savoir quel jour ils pourroient faire leur cour. Elle les pria à dîner pour le lendemain. La joie brilloit sur son visage; elle étoit remplie d'une lettre charmante que son mari lui écrivoit de V....: figurez-vous, mandoit-il, le plus aimable des Rois; des ministres se dépouillant de toute enveloppe politique, & laissant pénétrer leur secret, qui est de prendre la raison pour arbitre; un militaire qui mérite

sa réputation. Il n'y a d'exagéré que cette prétendue gêne, qu'on représente comme un esclavage odieux & qui n'est qu'une discipline exacte ; les hommes sont bien, les femmes encore mieux. Ce portrait de V..... sortoit des mains d'un étranger bien accueilli, qui voyoit tout à travers le prisme que lui avoit remis un Roi caressant.

A ces nouvelles succéderent celles de la Cour & de la Capitale. M. de *Noménil* supprima ce qu'on raconte toujours avec succès, quand on est gai. Il s'agissoit alors de la guerre que le Ministre de Paris déclara aux Evêques accoutumés depuis cinquante ans aux jolies filles, à l'opéra, à cette vie mondaine qui admet tous les états & ne répand du ridicule que sur l'hom-

me timide ou modeſte ; le petit nombre qui blâmoit la ſévérité du gouvernement diſoit, paſſe encore pour les Intendans, que leurs occupations appellent dans leurs Généralités, & qui ne ſont quelque choſe que dans ces palais qu'éleve la crédulité provinciale à la roture orgueilleuſe. Le Chevalier finit par s'égayer ſur la vieille *Cydalis*, qui va toujours regrettant ſes pertes & ſes appas, & répétant les malheurs de l'âge & des procès ; ſur la jeune *Robeide*, dupe des hommes qui ſe la prêtent, dupe du jeu qui la ruine, dupe du monde, qui fait de ſon hôtel une auberge & de ſa bourſe une banque. Il ſe moqua ſans pitié de *Damis*, qui fait un travail avec ſa marchande de modes, ſa bouquetiere, & ſon

coiffeur, & enfin, ajoutoit-il, la Cour ne parloit à mon départ que du mariage de Mde. de *Willicza* avec le Prince de *L*..... oui, Madame la Duchesse, avec le Prince de *L*..... qui lui sacrifie la Marquise de *B*...., & lui fait l'hommage de sa fortune & de sa considération. J'ajouterois encore un mot si votre auguste belle-mere n'avoit pas hautement protégé cette belle union.

A cette nouvelle la Duchesse de *Morsheim* demeura pétrifiée, soit que l'influence de sa belle-mere dans un pareil arrangement lui parût une insulte, soit que les succès de Mde. de *Willicza* fussent difficiles à concilier avec la sagesse de la providence. La Comtesse de *Boquerville* insista & demanda des détails au Chevalier.

Alors il leur raconta que la Comtesse s'étoit bientôt repentie de sa retraite précipitée; que la Duchesse mere lui avoit dit qu'ayant quitté la société par un éclat imprudent, il falloit y entrer par une démarche courageuse. Docile à cet avis, Madame de *Willicza* raconta la premiere sa folle passion pour le Duc de *Morsheim*, le fit passer pour un homme sensible & foible. Elle exagéra la violence de son amour, tourna à son profit les emportemens de sa jalousie, & s'accusant sans cesse, elle se fit pardonner des torts qui trouvoient leur excuse dans une ame capable d'une forte passion. Le Prince, naturellement enthousiaste, s'enflamma pour une femme de ce caractere. Vous savez qu'il croit volon-

tiers ; un peu de manége le mit dans ses fers : elle ne parloit que des blessures profondes que lui avoit fait le sentiment ; elle ajoutoit qu'un lien éternel pouvoit seul la livrer encore à un état qui, pour la plupart des femmes, est une douce sensation, mais qui pour elle est l'occupation entiere de la vie. C'est avec ces belles phrases qu'elle est parvenue à ses fins. Il faut avouer aussi qu'elle a tiré un grand parti d'une circonstance qui n'est rien en elle-même, mais qui est devenue quelque chose entre des mains habiles. Vous vous rappellez, Madame, que je sollicitai pour elle la permission de vous faire une visite. Le Duc de *Morsheim* désapprouva intérieurement votre sévérité ; mais craignant de vous dé-

plaire, il n'insista point, & fut lui même chez Madame de *Willicza* pour changer ses projets en lui démontrant leur inutilité. Elle a donné à cette visite une cause fort différente. J'ai été fâché de ce que M. de *Morsheim* nous en eût fait un mystere & m'aie mis dans le cas de ne savoir que répondre. A moins de compromettre son opinion, il faut bien se taire devant les apparences.

Le Vicomte, qui lut sur le visage de la Duchesse ce qui se passoit dans son ame, interrompit cette conversation & proposa à M. de *Noménil* de voir les jardins philosophiques de feu *Socrate*. Il désapprouva tout, parce que *Monceau* & *Chantilly* étoient infiniment plus beaux. D'ailleurs il étoit rêveur, ou du moins il avoit l'air

occupé. Peut-être ne ſavoit-il pas lui-même ce qui ſe paſſoit dans ſon ame. Ses démarches étoient trop bien combinées pour être le commencement d'une paſſion, & d'une autre part il y mettoit trop de ſuite pour une ſimple affaire de vanité. L'amour-propre lui perſuadoit que lorſqu'on amuſe on intéreſſe, & l'inflexible ſévérité de la Ducheſſe lui faiſoit croire auſſi que lorſqu'on eſt ſenſible, on a moins de prudence. Il ſe trouvoit d'ailleurs dans une fâcheuſe poſition. Perſonne à qui pouvoir ſe confier. L'amour eſt peut-être de toutes les paſſions, celle qui a le plus beſoin de s'épancher.

Cette perplexité conſeilla différens partis, & l'on s'attache presque toujours au plus mauvais, M. de *No-*

ménil, qui avoit si souvent juré de ne jamais prendre la voie usée & mal-adroite des déclarations, risqua cependant un entretien, dont il devoit résulter la permission de rester ou la nécessité de partir. C'étoit l'après-dîner; on se promenoit en attendant le café, & les bosquets lui fournirent l'occasion d'envier le genre de vie de *Socrate*. La jeune Duchesse qui le divinoit, vouloit prévenir l'orage d'une explication, mais elle fut poussée à bout par la brusque incartade du Chevalier. Elle conserva son sang froid & se contenta de répondre.--- Je vous avois cru un instant plus dangereux, Monsieur; j'ai lu dans les romans, que les femmes se fâchoient dans la circonstance où je me trouve. Je ne comprends

pas pourquoi. Votre air embarrassé me fait de la peine, mais ce n'est pas celle qui naît de l'intérêt. --- On a bien de l'esprit, quand on est indifférente, & l'on est bien gauche, quand on brûle d'un feu involontaire. --- Il y a je crois peu de circonstances ou il faille faire le sacrifice de son esprit, & puis ces assauts de tendresse sont charmans ou doivent l'être quand on est dans la mutuelle nécessité de se cacher ce qu'on brûle de se dire, mais sont bien plaisans quand un des deux combattans ne veut point remporter de victoire & ne craint nullement d'être vaincu. J'apperçois le Vicomte, je veux le faire juge de notre discussion. --- On ne peut disposer que de ses secrets, Madame, & j'ai des droits à votre discrétion. ---

Oui, ſi je vous avois donné celui de vous expliquer; mais comment pouvez-vous vous imaginer que votre imprudence vous en acquiert? — Puiſque je vous ſuis odieux, Madame, je pars, & vous délivre à jamais d'un homme que vous déteſtez. — Vous ne m'êtes point odieux; il n'eſt point néceſſaire de partir, il faut ſeulement taire des projets qui excedent les femmes, quand on déplaît. — Cruelle, m'avez vous aſſez humilié? — Cruelle! pour un homme de la Cour vous avez des expreſſions bien extraordinaires. En amour il n'y a de cruels que ceux qui perſéverent dans des prétentions qui laſſent à la fin. Quand on a autant d'eſprit que vous en avez, on examine une femme; on voit ſi ſes diſcours, ſa conduite, ſes opinions,

nourriſſent l'eſpérance, ou du moins la font naître. Qu'avez vous vu chez moi qui vous ait promis quelques ſuccès ? — Que vous ai-je fait pour m'abhorrer, me déteſter. — Vous êtes comme votre ſexe, pétri d'amour-propre. Ne vous flattez donc pas qu'on vous abhorre. On ne vous aime point, voilà tout le myſtere. A propos de quoi aller ſe livrer aux tourmens de la haine parce qu'un être presque inconnu vous invite à partager les folies de l'amour ? — Madame, vous voulez me déſeſpérer, mais toutes les extravagances que je ferai ſeront votre ouvrage. — Je doute que lorſqu'on nous aura vus enſemble, on me les impute ; ſi j'éprouve quelques momens d'injuſtice, ils ne ſeront que paſſagers. Comme je n'ai

pas

pas besoin de conseils, je vous promets d'oublier cette conversation, mais si vous la ramenez, alors je prends tout le public pour confident ; j'ai peu d'usage du monde, & si ce défaut me rend gauche, il me rend aussi défiante ; je me console de l'un en faveur de l'autre. Je crois cependant que ma conquête vous flatteroit, non que mes foibles attraits vaillent trop la peine d'être conquis, mais vous voulez savoir si, fidelle à mes principes, je soutiendrai ma vertu.

M. de *Noménil* souvent déconcerté, profondément humilié, ne vit plus dans Madame de *Morsheim* qu'une petite prude insensible que son nouvel état enorgueillissoit, & jura de s'en venger. Il employa pendant un mois tout ce que la fausseté con-

ſeille à l'amour-propre déſeſpéré, & irrité de trouver ſans ceſſe les mêmes obſtacles.

Cependant le tems fixé pour rejoindre le Duc de *Morsheim* approchoit, & ſa femme ne recevoit aucune marque d'empreſſement ; il lui ſembla même que ſes lettres n'étoient remplies que de détails peu intéreſſans en eux mêmes, & moins encore quand on ne connoît pas les acteurs des ſcenes qu'on veut vous faire connoître.

Le Duc de *Morsheim* ſans être jaloux étoit inquiet auſſi du fragment d'une lettre de ſa mere. « Vous » vous obſtinez, lui écrivoit elle, à faire » venir votre *Coraly*. Je n'en vois » pas la nécéſſité, & ce ſera un ridi» cule, ſi ſon Chevalier la ſuit en

» P...., comme dans ses terres.
» Vous ferez ce que vous voudrez.
» Tout ce que je puis vous dire c'est
» qu'il fut question de vous hier au
» soir chez le Roi, à propos du parti
» que prendroit *Frédéric* contre l'Em-
» pereur; on fit l'éloge de vos talens;
» mais la conversation fut coupée par
» un Mais... suivi du silence le plus
» glacé, vous devez me deviner. »

Tout ce qu'il devina fut un reste de prévention, ou d'attachement à d'anciens préjugés; & lorsque quelques jours après il apprit de sa femme elle même qu'elle se mettoit en route pour V...., il fut enchanté de l'idée de la revoir.

Elle partit donc, laissant à regret Madame de *Boquerville* qui lui étoit plus chere que jamais, & le Vicomte

qui promit d'aller la rejoindre dans deux mois. L'hiſtoire de ſes malheurs & de ſon mariage l'avoit précédée en P.... Elle y fut accueillie avec un empreſſement flatteur. Les femmes lui ſurent gré d'oublier ſa beauté, & les hommes de ſe reſſouvenir que l'eſprit eſt préférable. Par-tout ailleurs l'article de la naiſſance eut fait quelque difficulté, mais la P.... commence à donner au reſte de l'Europe un exemple utile ſur cet article comme ſur bien d'autres. Sa ſociété étoit compoſée de la Comteſſe * * *, gaie par caractere, indulgente par néceſſité, facile par tempérament, décente par réflexion, heureuſe par ſes penchans. Un peu ſujette aux beaux garçons, mais d'ailleurs parlant de la vertu avec plaiſir, & ſe

faiſant une petite ſageſſe qui n'avoit rien de gênant pour elle, ni pour les autres. Chantant avec grace & mettant dans l'uſage de la vie ces attentions qui valent preſque mieux que les grandes qualités, dont on eſt ſouvent jaloux ou martyr.

La Ducheſſe voyoit ſouvent encore le comte de W..... plein d'eſprit & de caprices, de talens & de défauts. Sa maiſon étoit celle du plaiſir. Ses ſoupers étoient des fêtes; il tenoit à tout, & réuniſſoit tout; jolies femmes, hommes aimables, gens à talent, beaux eſprits, des Princes mêmes dans l'occaſion, & il mettoit en jeu ces reſſorts divers avec infiniment d'adreſſe. Les femmes croyoient que c'étoit du bon ton de l'avoir. Le beau T.... plaiſoit auſſi dans ce tems

là. C'étoit un fat de romans. Il s'étoit formé dans *Crébillon*; mais comme il avoit réellement de l'esprit, on lui passoit un certain nombre d'impertinences qu'on appelloit de petits airs françois. La Duchesse s'attacha sur-tout à la Princesse P... la plus belle femme de son siecle, sensible jusqu'à l'imprudence, vraie jusqu'à la dureté; aimant le plaisir avec ivresse, & martyre de l'ennui avec une complaisance qui la rendoit précieuse à ceux qui l'amusoient. Elle avoit d'esprit ce qu'il en faut pour n'en faire jamais; de la complaisance, juste ce qui est nécessaire pour que l'on vous sache gré de la plus petite chose que vous faites.

On conçoit aisément qu'avec une pareille société, une bonne maison,

des reſſources perſonnelles, un mari aimable, des livres, & de la muſique, on puiſſe couler des jours heureux. Auſſi l'étoient-ils lorſque des nuages vinrent obſcurcir un ſi beau Ciel.

Le gouvernement fit avertir M. de *Morsheim* qu'un étranger, homme de qualité, étoit *incognito* à V..... & logeoit dans une auberge, où ſe trouvent rarement des gens de ſa naiſſance. Le Duc promet d'en rendre compte dans vingt-quatre heures. Il apprit en effet qu'un François habitoit cette ville : mais quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'il ſut que ce François étoit M. de *Nomenil*. Celui-ci, inſtruit qu'on le cherchoit, fut chez le miniſtre, lui donna de ces raiſons qu'on ne croit point, & le pria de le

présenter. Le Duc lui observa que cette maniere avoit quelque chose de fort extraordinaire, dans un pays surtout, où il y a une inquisition politique. Il l'invita à dîner & fut arranger cette affaire avec le ministre.

Cependant la lettre de la Duchesse mere lui revint à l'esprit, & cette jalousie d'amour-propre, la seule qui tourmente fortement les hommes, commençoit à agir sur lui avec un empire presque ridicule. Il se chargea lui-même d'annoncer cette nouvelle à sa femme, qui parut machinalement embarrassée; soit qu'elle craignît les scenes passées en France, soit que ce mystere réfléchi en présageât de nouvelles. Elle prit le parti de tout raconter à son mari, à qui cette ouverture ne rendit pas la confiance que

cet événement altéroit, sans que lui-même pût se justifier ses inquiétudes.

Le Chevalier de *Noménil* eut avec elle une réserve inexplicable entre des personnes qui venoient de passer six semaines sous le même toît. Attentif jusqu'à l'importunité pour le Duc de *Morsheim*, sa conduite avec lui avoit l'air d'un projet de séduction. Excédé de ce rôle, le Duc voulut s'en éclaircir avec *Coraly*.

Vous êtes jeune lui dit-il, ma chere enfant, & vous ignorez combien il est dangereux & facile de donner un ridicule ineffaçable à un homme. Quelqu'idée que j'aie de votre sagesse, je ne puis défendre votre prudence. A Paris, c'est le Chevalier de *Noménil* qui est auprès de vous médiateur, ensuite votre conseil; vous allez

dans vos terres, il s'y trouve pour faire votre ſociété ; vous venez à V... il y arrive pour être votre Chevalier ſans doute ; vous m'avez tu dans vos lettres ce que vous croyez devoir m'apprendre aujourd'hui. Vous conviendrez que, ſans être viſionnaire, il eſt permis de ne pas croire à cette foule de hazards.

Coraly verſa ſes premieres larmes de chagrin, & malgré la pureté de ſon ame, ce tableau en impoſa à ſon innocence même. L'idée d'être ſoupçonnée, la néceſſité de ſe juſtifier, preſſerent ſon ame, & lui ôterent cette facilité & cette paix avec leſquelles on invite à lire dans ſon cœur.

Prenez garde, mon ami, lui répondit-elle, à ne pas perdre votre bonheur en me rabaiſſant. Je n'ai pas

l'ombre d'un tort, ainſi tout ce que vous ferez ſera une injuſtice. Je n'ai jamais eu pour un homme quelconque l'idée d'un ſentiment. Je n'ai rien fait que ſous les yeex de l'amie que vous m'avez choiſie, & que par les conſeils de l'homme à qui vous m'avez confiée; je n'ai pas ſu s'il falloit vous écrire ces ſortes de détails; je n'ai pas dû prévoir que les hommes étoient aſſez méchans pour venir troubler la félicité d'une femme à deux cents lieues de chez eux; j'ignore enfin comment on prouve ſon innocence, mais tracez moi la route que je dois ſuivre, & défendez moi vous même contre les apparences.

Le Duc fut cependant touché de tant de candeur, & ſe reprochoit preſque ſa précipitation. La triſteſſe

qui s'empare de la Duchesse redouble ses regrets. Cependant il filtre dans le public que le ménage étoit un peu brouillé, & que ce Chevalier, très-aimable, n'étoit venu si mystérieusement que pour être ignoré du mari. Les propos commencent, la Cour s'en mêle, les plaisanteries vont leur train; plus M. de *Noménil* fait d'efforts pour détruire ces bruits & plus on y croit. La vieille Duchesse apprend cette nouvelle aventure; elle écrit à son fils des lettres furieuses de colere, vante sa prévoyance, & ne ménage pas même les termes. La Comtesse de *Willicza* devenue Princesse de L.... profite de cette occasion pour prouver les injustices qu'on lui avoit faites, & raconter les détails de la jeunesse

obscure

obſcure de *Coraly*. Cet orage fit une terrible impreſſion ſur le Duc qui eut le malheur de rougir intérieurement de ſa femme; il lui avoit caché cependant ces fâcheux événemens, lorſqu'un dernier trait troubla ſa raiſon & déſola ſon cœur.

La Comteſſe écrivit à *Coraly* une lettre dans laquelle elle lui diſoit que ſon mari lui avoit défendu toute correſpondance avec V.... qu'il étoit la fable de Paris puiſque ſa femme paſſoit pour une complaiſante coupable; qu'elle ignoroit s'il avoit *tort ou raiſon*, mais qu'elle ne pouvoit réſiſter à l'autorité d'un mari, & en général, aux pédanteries de toute une famille.

Madame de *Morsheim* après avoir un inſtant réfléchi ſur cette lettre la

porte à ſon mari, dont l'eſprit étoit trop affecté pour ne pas voir que cette démarche ſeule atteſtoit mieux l'innocence que les vraiſemblances ne l'accuſoient. Il eut dans un moment de colere la foibleſſe de lui montrer les lettres de ſa belle-mere, & de lui raconter tout ce qu'on diſoit à Paris.

Elle l'écoute ſans répondre un mot, obſerve bien tous ſes mouvemens, & ſe retire tranquillement dans ſa chambre. Après deux heures de réflexion ſon parti fut pris. Le lendemain étoit le jour où le corps diplomatique ſe raſſembloit. Les affaires politiques donnoient lieu à de fréquens & longs entretiens. Elle profite d'un de ces jours pour quitter V.... & laiſſa ſur ſon ſecrétaire la lettre ſuivante.

„ Je ne ſais ſi c'eſt un crime de vous quitter ſans vous en avoir prévenu ; mais je ſais que mon intention m'abſous. Je retourne chez moi d'où je ne ſortirai que pour être placée dans le même tombeau que mon pere. Mes torts ne ſont pas ceux qu'on m'impute ; mais ma naiſſance, ma fierté en ſont que votre altiere famille ne me pardonnera jamais. Le Ciel m'eſt témoin que je mets ma gloire & mon bonheur à vous poſſéder ; mais puiſque le vôtre eſt de ne plus m'avoir, faites ceſſer ces liens dont vous avez la foibleſſe & le malheur de rougir. Puiſſe l'ambition, & une mere impérieuſe, vous dédommager d'un cœur innocent, & d'une femme qui ne reſpiroit que pour votre félicité! De ce moment je quit-

te votre maison, votre nom, votre livrée : je ne conſerve de vous que votre image & le ſouvenir de ce que je vous fus chere. Ce n'eſt pas aſſez ſans doute pour ma félicité, mais c'eſt beaucoup dans mon infortune. Ne vous imaginez pas, cependant que je me croie obligée à laiſſe jouir les auteurs de mes maux de leurs nombreuſes iniquités ; du moment que je ceſſe d'être à vous, je recouvre les droits de la nature. Je dois un aveu à votre tranquillité ; la femme que vous avez choiſie n'a point déshonoré votre choix. Malgré ce qu'invente & ſur-tout ce qu'inventera la calomnie, je vous atteſte devant le Ciel que je ſuis innocente. Et c'eſt cette innocence qui ſeule me rendra ma ſolitude précieuſe, c'eſt cette

innocence, qui me donnera ce courage de l'ame, ſans lequel les méchans vous ajoutent à leurs trophées. Je n'ignore pas que je ne ſuis rien par moi-même, mais la vertu perſécutée eſt quelque choſe. Plus d'une fois elle a ébranlé le trône des Rois; jugez ſi elle ne peut pas auſſi abattre l'orgueil des grands cruels. Adieu, Monſieur le Duc, reprenons chacun nos titres. CORALY.

En partant elle prévint le Vicomte de *Barjac* de ſon arrivée. Cette lettre fort laconique le jetta dans d'étranges inquiétudes. Ne pouvant y tenir il vole au-devant de la Ducheſſe qu'il rencontre à Nancy. C'eſt-là qu'il apprend la cauſe de ſon départ précipité, et le deſſein d'aller enterrer ſes chagrins dans la retraite.

Le Vicomte blâma ce départ imprudent & d'autant plus inexcusable que c'étoit le seul de ses torts. « Continuez votre route, lui dit-il, Madame : je vais à V.... Vous & votre mari y avez peut-être également besoin de moi. Le Duc ne vous connoît pas. Il connoît moins encore le Chevalier de *Noménil*. J'espere qu'il est tems encore de venir au secours de mon ami. »

La Duchesse arriva le lendemain chez elle, où son premier soin fut de se rendre compte de sa position. Son ame étoient toujours également tranquille. Elle s'applaudissoit de sa résolution.

Cependant le Vicomte étoit déja à V.... Le Duc de *Morsheim* si piqué contre sa femme qu'il avoit appris

ſon départ ſans chagrin, le reçut avec aſſez de froideur. Nous aurons le tems, dit M. de *Barjac*, d'examiner ou pour mieux dire de vous prouver vos injuſtices, il s'agit d'un point plus important. Vous paroiſſez ignorer que M. de *Noménil* travaille fortement à vous remplacer; que ſa famille puiſſante vous deſſert hautement, & que le miniſtre ébranlé croit que les intérêts du Roi ſeroient confiés à des mains plus adroites s'ils étoient dans celles de M. de *Noménil*. Votre mere toujours haute & précipitée n'a pas cru de ſa dignité d'entrer dans quelques détails. Je viens ici pour m'inſtruire, & je pars dans deux jours pour Verſailles où je parlerai en homme qui a vu. M. de *Barjac* joignit des preuves à ſes aſſertions. Le

Duc ſtupéfait & convaincu éprouva tout à la fois les tourmens de la haine, les remords qui ſuivent l'injuſtice, & l'embarras de prendre un parti.

On prit celui cependant de laiſſer retourner le Vicomte avec la double inſtruction de faire ſentir à Madame de *Morsheim* les dangereuſes conſéquences des réſolutions trop bruſques, mais auſſi les regrets d'un époux ſenſible & foible.

Pendant que ces diſpoſitions ſe faiſoient, la Ducheſſe arrangeoit de ſon côté le plan philoſophique de ſa future exiſtence. Convaincue que ſa naiſſance & ſon éducation feroient à chaque inſtant naître des difficultés elle abjura ſans retour la ſociété, où elle n'avoit éprouvé que des gênes, de la jalouſie, & des amertumes. En

vain la fortune & l'amour se réunissent pour détruire les préjugés de la naissance, ils échouent. Malheur à quiconque sort du rang où le destin l'a fait naître. N'avons-nous pas vu dans ce siecle, un ministre au sein des richesses & de la gloire, honteux de son ancien état, ambitionner un ruban, compter pour rien ses propres talens, parce qu'il ne pouvoit se mettre à côté des grands qui le courtisoient? C'étoit un fardeau pour *Coraly* d'être exposée aux airs protecteurs d'une belle-mere impérieuse, & d'une foule de demi-grands qui croyoient infiniment la flatter en la reconnoissant pour ce qu'elle étoit.

Ces idées lui étoient assez naturelles, mais les principes d'un homme dont elle fit la connoissance à son

retour de V......., les confirmerent. C'étoit le Comte de *Martens* qui venoit d'acheter une terre dans le voisinage. Son nom est fort connu. Mais, comme tous ceux dont on a beaucoup parlé, il a plusieurs réputations contradictoires. Pour donner une juste idée de cet homme assez extraordinaire, nous indiquerons quelques traits de son caractere. Il avoit passé sa vie à étudier les mœurs dans les bons romans, au théatre, & dans la société. Observateur exact, il cherchoit dans le monde, les personnages des livres, & dans les livres bien faits l'image & la preuve de ce qu'il avoit souvent rencontré. Son indulgence se bornoit à supporter, mais n'alloit pas jusqu'à estimer ce qu'on appelle le beau monde. A portée long-tems d'avoir

vu les grands, & leurs ſinges ; les riches & leurs eſclaves, il jugeoit cette ſuperbe eſpece avec une vérité déſeſpérante ; fatigué de voir la faveur aveugle, ou les caprices royaux déplacer éternellement le mérite, les vertus, les talens, le zele ; de voir le manege des cours, la confuſion des états, les ſuccès de l'audace ; d'entendre les jugemens abſurdes, des louanges gauches, les vers des Académiciens : il s'étoit retiré plus enchanté de ce qu'il ne verroit plus, qu'inquiet de ce qui l'attendoit. C'étoit un homme de ſoixante ans, inſtruit de tant de choſes, que la littérature, les ſciences, & l'hiſtoire lui fourniſſoient ſans ceſſe de nouveaux alimens.

Auſſi-tôt qu'il ſut la Ducheſſe de *Morsheim* dans ſa terre, il fut curieux

de connoître une femme que la Renommée avoit tour-à-tour exaltée & déchirée devant lui. Il saisit la premiere occasion de vérifier les récits de cette espece de Divinité qui va dans tout l'univers racontant à une nation ce qui se passe chez l'autre. Il trouva une femme d'une beauté séduisante. Une douce tristesse répandoit sur tous ses discours, ce charme qui ne peut-être senti que par les ames délicates & recueillies. Les premiers entretiens roulerent sur les nouvelles du jour, sur les personnages qui occupoient la scene; sur les livres qui surprenoient un moment l'attention des hommes. Tous les deux sentoient le besoin qu'ils alloient avoir mutuellement l'un de l'autre, mais la Duchesse résistoit à l'agrément d'une

d'une conversation qui auroit peut-être dérangé sa solitude, & le Comte connoissoit trop bien l'insuffisance de la raison pour se reposer sur elle de l'exécution de ses plans. Sans s'ouvrir sur leur situation respective, ils se voyoient avec plaisir, mais sans cet empressement & cette intimité qui conduit aux confidences, se nourrit pendant long-tems des événemens passés, & s'accroît par les rêves heureux pour l'avenir.

D'ailleurs le retour précipité du Vicomte amena un nouvel ordre d'idées. Il représenta avec douceur que le premier sacrifice d'une femme à l'homme qu'elle épouse est sa liberté; que dans nos mœurs une séparation d'éclat étoit le commencement d'un tort; que le Duc en renonçant au

droit de s'en plaindre expioit une premiere faute, c'eſt-à-dire, un ſoupçon qui prenoit ſa ſource dans un ſentiment vif; qu'il ſollicitoit enfin l'oubli du paſſé.

La Ducheſſe remercia ſon officieux ami, & après l'avoir aſſuré que ſa docilité égaloit ſa reconnoiſſance, elle ajouta, au moins reſte-t-il à une femme le droit de dire ſes raiſons. Elle les expoſa en ces termes.

« Avant de vous ouvrir mon cœur
» ſur une foule de petits chagrins qui,
» depuis long-temps, ſans me rendre
» abſolument malheureuſe, éloignent
» cependant la gaîté, & ne réaliſent
» point l'eſpérance du bonheur, je
» vous dirai d'abord que je n'ai jamais
» cru à cette ſupériorité d'un ſexe ſur
» un autre; ſans faire l'eſprit-fort je ne

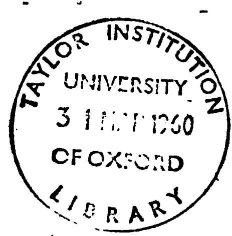
» vois pas, pourquoi l'obéissance est
» un de nos devoirs. Ayant égale-
» ment besoin l'un de l'autre, ayant
» les mêmes défauts, les mêmes droits,
» la même origine, la même influen-
» ce dans la société, la même desti-
» née, pourquoi les femmes recon-
» noîtroient-elles une dépendance, qui
» seroit dans le cours de la vie une dou-
» leur sourde & insoutenable? Si cette
» dépendance existe, ce n'est pas d'un
» sexe à un autre. Mais un être foible,
» timide, borné, reçoit les loix d'un
» être fort, audacieux, intelligent.
» Si vous supposez la même somme
» de bien dans un homme & dans une
» femme, il n'y a plus de distinction;
» l'égalité devient le fondement de
» leur union. Vous souriez. --- Dans
» un autre instant vous redresserez

» mes idées sur ce point. Maintenant
» laissez moi continuer. Vous rappel-
» lez-vous que M. de *Morsheim* dans
» le commencement de notre liaison
» proposa un hymen secret, voulant
» respecter, disoit-il, les préjugés de
» sa mere ? D'abord, faut-il respecter
» des préjugés de cette nature ? Est-
» ce ainsi qu'on doit nommer de vé-
» ritables & orgueilleuses foiblesses ?
» convenons-en ; lui-même a hérité
» un peu de la manie de ses ancêtres.
» Intéressée à bien connoître le mor-
» tel dans lequel je voulois concentrer
» ma félicité, je l'ai suivi dans toutes
» ses démarches & j'ai vu que certains
» souvenirs venoient quelquefois in-
» quiéter son imagination. Avez-vous
» remarqué les personnes avec qui
» j'ai soupé chez sa mere ? Avez-vous

» remarqué que pendant mon séjour
» à Paris elle n'est venue que deux
» fois chez moi ? Ne croyez pas que
» je fasse un crime à mon mari de ne
» pouvoir vaincre ses répugnances.
» Mais je voulois qu'il connut mieux
» son cœur, ce qui l'eût empêché de
» faire un mariage inégal ; ou que
» l'ayant fait, il eût eu le courage de
» triompher de lui-même. Je ne vou-
» lois pas qu'il souhaitât intérieure-
» ment ma réconciliation avec la Com-
» tesse de *Villicza*, qu'il n'aime ni
» n'estime, mais du nom de laquel-
» le il croyoit tirer parti. Il devoit
» penser que jamais je ne pouvois don-
» ner un instant d'attention aux pro-
» pos que les hommes appellent des
» sentimens, & même aux sentimens
» involontaires que la nature inspire

» quelquefois malgré nous. Je n'ai
» pour moi que ma vertu, ma façon
» de penser, mon attachement; celui
» qui jette la plus légere indécision
» sur ces uniques biens, m'ôte la pos-
» sibilité d'être l'égale des autres. Or y
» a-t-il quelque chose d'insupportable
» comme de n'être pas l'égale de ceux
» avec qui l'ont vit? A ces réflexions
» ajoutez que ce n'est pas le Duc qui
» m'a appellé à V....; enfin il y a
» des choses qui ne se disent point,
» & que l'amour-propre seul apper-
» çoit. » --- Permettez-moi de vous
interrompre, ma chere *Coraly*, mais
vous voyez avec des yeux prévenus;
les passions font l'effet du microsco-
pe. Votre mari vous aime; il vous
estime, mais il n'est pas parfait.
« Il m'estime! je le crois bien. Il

» m'aime , je le ſais. Mais vous au-
» tres hommes avez quelquefois un
» amour ſi peu flatteur ! Je vous
» l'avoue , être aimée n'eſt point
» aſſez pour moi. J'inſpirerois la paſ-
» ſion la plus déſordonnée que je dé-
» ſirerois beaucoup au-delà. On aime à
» l'ivreſſe une femme qui plaît. Moi
» je veux , ou pour mieux dire j'oſois
» vouloir , car aujourd'hui tout eſt
» changé , oui je déſirois que l'hom-
» me à qui j'avois lié mon ſort , ſentit
» quelque orgueil de poſſéder un être
» à lui tout entier ; qu'il me deſtinât
» à devenir ſon conſeil , & la dépoſi-
» taire de cette confiance , le charme
» de l'amitié , & ſans laquelle toutes
» les liaiſons ne ſont que des conve-
» nances ; je voulois devenir pour
» lui un être abſolument néceſſaire ,



» après qu'il auroit éprouvé mes quali-
» tés. Je sens bien qu'avec tout autre
» que vous ce discours seroit impar-
» donnable, & que le commun des
» hommes n'y verroit qu'un amour-
» propre voisin du ridicule; eh bien
» mon ami, il me servira à vous ren-
» dre ma pensée; il faut assez s'aimer
» pour risquer de ces choses là, il
» faut pouvoir entre soi avoir une
» sorte d'entretiens qui ne seroit pas
» supportable avec tout autre. Or
» voila ce que je ne puis espérer avec
» mon mari, qui croit que les affaires
» des Rois sont les seules dont il
» doive s'occuper, & au bonheur
» duquel suffisent sans doute l'am-
» bition & le phosphore des gran-
» deurs. Ah! quand on connoît les
» hommes, & sur-tout les grands

» peut on ne pas plaindre & regret-
» ter celui qu'on perd pour de sem-
» blables raisons ? »

Le Vicomte auroit bien pu répondre d'un mot à tous ces beaux raisonnemens & dire que cette force d'ame n'étoit pas chez le Duc de *Morsheim* ; mais il préféra de l'excuser par des exemples & des détails qui ne peuvent trouver place dans ces mémoires & propres à calmer *Coraly* du moins s'ils ne la convainquoient pas. Mais enfin, continua-t-il, il faut prendre un parti, & ne pas renoncer au plaisir d'être ensemble pour un orage qu'une lettre peut appaiser.

« Ce parti est tout pris. Je ne
» quitterai jamais cette retraite, le plus

» grand des bienfaits de la nature,
» puiſque j'y trouve la liberté &
» l'indépendance ; j'exiſte encore
» pour ce ſentiment qui m'a rendue
» ſi docile aux offres de M. de
» *Morsheim.* J'eſpere que la réfle-
» xion, le tems, ſur-tout l'éteindront
» dans mon ame. Je marcherai ſur
» les traces de ce vieillard ferme &
» vertueux qui m'a laiſſé tous ſes
» biens. Croyez vous que ce ne ſoit
» rien de ne pas connoître les peines ?
» Eh puis, vous me reſterez, vous
» qui avez vu croître mon enfance,
» vous a qui je n'ai jamais caché ni
» mes penſées, ni mes défauts ;
» vous avec qui j'aurois été heureu-
» ſe, ſi la nature l'eût voulu ; vous
» enfin qui êtes mon ſeul maî-

» tre parce que la reconnoiſſance » vous donne *tous* les droits ſur » moi. »

Le Vicomte crut qu'il falloit lui laiſſer le tems de régler ſon avenir, & reprendre cette converſation ſelon les circonſtances. D'ailleurs il comptoit ſur M. de *Martens*, homme dont l'expérience en impoſoit, & qu'il connoiſſoit de réputation. L'ayant vu venir plusieurs fois chez la Ducheſſe, il fut très ſurpris de voir qu'elle ne lui avoit jamais parlé de ce qui s'étoit paſſé, quoique ces petits demêlés euſſent déja acquis une publicité qui rendoit preſque la diſcrétion inutile. Cette reſſource lui manquant, il renvoie le projet de réconcilia-

tion à son retour de Paris, où les intérêts du Duc l'appelloient. Il partit.

Fin de la premiere Partie.

MÉMOIRES
DE
MADAME LA DUCHESSE
DE MORSHEIM.

SECONDE PARTIE.

MÉMOIRES
DE
MADAME LA DUCHESSE
DE MORSHEIM,

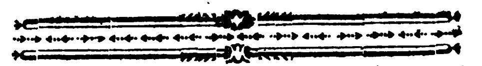
PAR L'AUTEUR DES LIAISONS DANGEREUSES.



SECONDE PARTIE.



1787.



MÉMOIRES
DE LA DUCHESSE
DE MORSHEIM,

POUR SERVIR DE SUITE AUX MÉMOIRES DU VICOMTE DE BARJAC.

SON premier ſoin fut d'aller chez la Ducheſſe mere qui vouloit prendre ſes grands airs. Il les ſupporta un moment à condition qu'ils ne reparoîtroient plus. Et après lui avoir fait poliment comprendre qu'il falloit chercher des protections à la cour & non protéger les autres, il l'inſtruiſit de ce qui s'étoit paſſé, & de l'état actuel des choſes. Elle prenoit

vivement le parti de M. de *Noménil*, approuvoit la juste délicatesse de Madame de *Boquerville*, & ne pensoit qu'aux moyens de faire casser un mariage qu'elle appelloit l'écueil de sa maison. « Laissez donc, Madame la » Duchesse, périr toutes ces miseres, » & allons au but. C'est de la place » de votre fils, & non des charmes » de votre bru dont s'occupe M. le » Chevalier de *Noménil*. Il parodie à » V.... le ministere du Duc de *Mor-* » *sheim*, & supplée par des mémoires » adroits, à ce que ne dit pas son rival. » Sa famille, pendant cette manœu- » vre, sollicite, & il est à craindre » qu'elle ne réussisse. » A ces mots, la vieille Duchesse demeura consternée. Elle ne revenoit pas de ce qu'on eût seulement osé concevoir un pareil pro-

jet. Déja elle veut aller jeter feu & flammes à Verſailles. Ce moment-ci, n'eſt pas le regne des femmes, dit froidement le Vicomte, il eſt néceſſaire d'éclairer les gens en place, & fort inutile de ſe plaindre. Laiſſez-moi faire quelques tentatives. Si elles ſont ſans ſuccès, vous ferez, Madame, les derniers efforts. L'idée d'être reſervée pour réuſſir là où d'autres auroient échoué, la calma.

Après ces premiers arrangemens M. de *Barjac* fut chez la Comteſſe de *Boquerville*, embarraſſée un moment, mais bientôt raſſurée par l'air de confiance avec laquelle il entra dans les détails de ce qui s'étoit paſſé; il mit au plus grand jour l'innocence & les malheurs de ſon amie, & fit naître des remords dans l'ame

bonne & trop facile de cette femme. Je veux aller, à *Mont-séjour*, s'écria-t-elle, je veux révéler à mon amie comment j'ai été entraînée. Le Vicomte l'en détourna. Il connoissoit trop *Coraly* pour n'être pas sûr qu'elle ne rendroit jamais son amitié à une femme qui l'avoit condamnée après avoir été témoin de ses mœurs & de son indifférence. Il excusoit en Madame de *Boquerville*, une de ces personnes qui croient que le bruit public est toujours fondé. Mais il n'eut pas la même indulgence pour Madame de *Willicza* devenue Princesse de L. Il la rencontra un soir chez l'Ambassadeur de Malte, & voici leur conversation. ---- Vicomte, rafollez-vous toujours de votre petite parvenue ? ---- Oui, j'aime & j'estime

ces qualités à qui seules elle doit son rang. --- Quand je vous vois, je pense toujours à l'Impératrice de Russie qui trouva plaisant de faire un Roi de son amant. Avouez cependant aujourd'hui que la plaisanterie étoit un peu forte pour le Duc, & qu'il faut être ce qu'il est pour s'être affublé d'une créature. --- Vous avez, Princesse, infiniment plus influé que moi sur ce mariage. --- Moi --- oui vous. Ceci paroît un paradoxe, mais il s'explique. Le Duc connoissoit vos aventures sans nombre, votre caractere, tous les sacrifices auxquels le besoin & l'ambition vous avoient tour-à-tour soumise. L'amour mettoit en opposition, un esprit agréable, cultivé, cette innocence qui n'a jamais rien craint, une ame étrangere

à l'artifice ; jugez quelle impreſſion devoient faire ces vertus dans la ſituation où il ſe trouvoit. --- Qu'eſt-ce que le Duc ſavoit, Monſieur ? une femme eſt elle comptable des hommages qu'on lui offre ? Eſt-ce intriguer que de ſolliciter l'avancement d'un mari qu'on aime ? --- Qu'on aime, Madame ; --- qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, on ne ſe doit pas moins de faire ce qui peut l'avancer. Et puis vous êtes fort mal inſtruit. Avant que le Duc eut vu le minois chiffonné de votre aventuriere il m'aimoit. --- Non, Madame, c'eſt mon ami, je ne ſouffrirai pas qu'on le calomnie. Premiérement il n'a jamais cru à vos charmes ; & puis l'acharnement avec lequel vous le pourſuiviez, lui ôtoit même cette

curiofité machinale qui jointe à une pointe de défir paroît une paffion à des femmes que l'amour - propre aveugle. --- Je ne comprends rien à vos impertinences alambiquées. --- Je vais m'expliquer plus clairement, Princeffe. Lorfque je n'avois pas l'honneur de vous connoître, je le follicitois pour vous. Voulant fe délivrer de mes importunités foit que ce fujet lui déplut, ou ce qui eft plus vraifemblable, foit que je m'y priffe gauchement, il me montra vos lettres, votre portrait. Je m'amufai à combiner les dates. Je trouvai la déclaration du fecond jour de votre connoiffance, & il me femble qu'il commença par avoir le portrait; il eft poffible que je me trompe; vous devez mieux favoir que moi les épo-

ques momentanées de vos combats & de votre défaite. --- Ma défaite. Voilà ce que c'eſt de vivre avec des eſpeces, on prend juſqu'à leurs expreſſions. Et-il concevable qu'un homme comme il faut ſe permette d'inſulter une femme honnête? --- Eſt-il croyable qu'une femme honnête débute par vouloir avilir une femme dont elle connoît les vertus, & dont elle à cent fois admiré les qualités en rougiſſant de dépit? --- Monſieur, je vais faire une ſcene. --- Vous vous en garderez bien, Madame. --- Je vais répéter à mon mari tout ce que vous avez oſé me dire. --- Et moi, Madame, je vais le lui prouver. --- Eloignez-vous, Monſieur, vous ignorez ce dont je ſuis capable. --- Peut-être ne m'en doutai-je pas tout

à fait, mais cependant je ſoupçonne beaucoup de choſes.

La princeſſe quitta le champ de bataille, & Madame de *Boquerville* ſi ſtupéfaite, qu'elle n'avoit oſé placer un mot, commença à éclater en reproches contre le Vicomte, diſant que jamais on n'avoit oublié les égards dus à ſon ſexe, d'une façon auſſi inexcuſable. Alors avec le même ſang froid il lui dit; quoi votre ſexe aura le droit de calomnier l'innocence, d'imaginer une ſuite d'aventures à plaiſir, d'écrire des libelles ſous prétexte de lettres? il déſunira les époux, livrera un homme aux tourmens de la jalouſie, une femme aux chagrins que flétriſſent la vertu injuſtement condamnée? Quoi la Princeſſe; de L. fera du Duc un ſot, de

sa femme une martyre, de vous une complaisante, de moi un libertin, & j'aurai des égards pour son sexe, & cette prétendue politesse lui donnera la facilité de nuire, & lâche témoin des malheurs & des larmes de mes amis, je me tairai & n'en imposerai pas à la méchanceté trop accoutumée à l'impunité & aux succès. Non, Madame la Comtesse, ce n'est point ma maniere d'être poli. Madame de *Roquenson* dit tout haut que je suis un roué, elle m'a fermé la route des graces, je ne veux pas qu'elle puisse multiplier ses victimes, & je dis tout haut que c'est l'amas impur de tous les vices & un vieux reste d'iniquités & de bassesse. Il y auroit cent fois moins de malheureux si on se liguoit contre les méchans. Toute la vengeance

geance consiste à les faire connoître ; la différence qu'il y a entre eux & nous, c'est qu'il ne réussissent que par les mensonges qu'ils inventent, & nous par les vérités que nous racontons.

Croyez-vous que *Donyse* eût été quelque chose si un pinceau fidele & courageux l'eût représentée au naturel, quand dans son petit hôtel fastueusement mesquin, elle donnoit un conseil à un Evêque, de l'argent à un Capitaine d'infanterie, ses faveurs à un premier commis, de faux avis à un ministre ? Pensez vous que *Hizarina* fût venue à bout de déplacer trois honnêtes gens, si on ne se fut décidé à révéler au public que ses soupers n'étoient qu'un long espionnage, sa maison de campagne une

embûche, ſon concert un piege. On voit ces menées & l'on ſe tait; les méchans comptent ſur ce ſilence, & font de notre timidité l'inſtrument de leurs ſuccès.

Enfin vous-même, Madame la Comteſſe, n'avez-vous pas été innocemment leur complice? N'avez-vous pas ſacrifié une femme que vous ne connoiſſez que par ſes vertus? Madame de *Boquerville* pleura & ſe tut.

Le Vicomte ſaiſiſſoit toutes les occaſions de mettre en évidence les principes de ſa pupille devenue ſon amie. M. de *Vanhelle* qui le ſecondoit lui apprit qu'il étoit cependant embaraſſé d'un propos que lui avoit tenu un homme grave & grand partiſan de la Ducheſſe de *Morsheim*. Elle n'a qu'un défaut, diſoit-il, c'eſt

qu'elle donne ſa confiance avec trop de facilité. Et dans ce moment elle ſe livre aux conſeils ſéditieux du Comte de *Martens*, dangereux pour une tête facile à s'exalter. M. de *Barjac* voulant mettre à profit un avis auſſi ſage écrivit à Madame de *Morsheim*, pour lui recommander cette précieuſe lenteur dans les liaiſons, qui a dumoins l'avantage de les rendre un jour plus piquantes & plus durables.

Madame de *Morsheim* fut d'autant plus ſurpriſe de cette recommandation que le Comte avoit préciſément à ſes yeux un caractere de vérité & de modération, qui s'accordoit bien mal avec les craintes qu'on vouloit lui inſpirer. Le croyant auſſi une des victimes de la calomnie, elle

redouble d'intérêt pour un vieillard respectable à ses yeux par tant d'endroits. Elle résolut cependant d'exciter un jour la confiance, mais elle attendit pour cela le retour de M. de *Barjac* qui n'étoit pas éloigné puisqu'il avoit réussi à faire connoître la vérité. Le Roi éclairé sur les faits eut le rare courage non-seulement de revenir de ses premieres idées, mais d'en convenir en destinant le Duc de *Morsheim* à une autre ambassade. Alors le Vicomte ayant rempli le ministere de l'amitié quitta sans peine une ville qui convient aux gens riches, indifférens, oisifs, avides de jouir, mais non aux ames sensibles à qui la solitude est nécessaire pour perdre de vue les causes de leurs peines. Il revit avec transport sa modeste re-

traite où l'attendoit avec une douce impatience la belle *Melza.*

Après quelques inſtans donnés à cette fille intéreſſante, il s'empreſſa de porter le calme dans l'ame de la Ducheſſe. Quel bonheur de revoir les perſonnes qu'on aime ! & de les revoir pour les conſoler ! Il lui fit un récit fidele de ſes démarches, des ſuccès qu'elles avoient eues, de la bonté du Roi dont l'oreille eſt toujours ouverte à la vérité. Il ſupprima les hauteurs de l'inflexible douairiere, mais appuya fortement ſur les regrets de Madame de *Boquerville.* Je la reverrai ſi vous le déſirez, dit *Coraly*, mais elle lira malgré moi dans mes yeux un ſentiment fait pour lui déplaire. M. de *Barjac* obſervoit avec douceur que cette ſévérité extrême

étoit un peu injuste, & qu'il ne falloit pas exiger cette harmonie de principe & de conduite qui seroit la perfection de la raison. Il rendit mot pour mot sa scene avec la Princesse L...... *Coraly* la désapprouva avec cette foiblesse & ce sourire qui prouvent que dans les plus belles ames, la vengeance est le cri de la nature? Enfin on en vint aux motifs qui avoient donné lieu aux précautions contre le danger de hâter la confiance. M. de *Barjac* ne lui dissimula point que ses craintes sur sa liaison avec M. de *Martens*, étoient nées au milieu d'une conversation avec M. de *Vanh lle*. Je l'ai amené au point, répondit la Duchesse, de nous donner des détails, mais j'en ai toujours éloigné le moment jusqu'à ce

lui où vous pourriez être en tiers dans cet entretien. Ou toutes mes obſervations ſont en défaut ou cet homme mérite d'être développé. Il dînera demain ici; nous profiterons de l'occaſion pour acquérir des lumieres qui piquent ma curioſité.

Le reſte de cette journée fut employé à raconter des détails ſur la noirceur de M. de *Noménil*, la facilité du Duc, & une foule d'autres objets qui n'intéreſſoient que l'amitié.

Le lendemain, le Comte de *Martens* étant arrivé, la converſation qui roula ſur Paris fournit aiſement le prétexte de lui demander ce qui l'avoit éloigné de cette Capitale, ſi ſéduiſante pour les gens d'eſprit, qu'ils la tiennent pour leur véritable patrie. Il s'excuſa d'abord ſur l'indiſcrétion

de parler long-tems de ſoi, ſur le penchant à ſe flatter ; mais raſſuré par les obligeantes réflexions de deux perſonnes animées d'un autre motif que celui de la ſimple curioſité, il commença en ces termes.

« Né avec une fortune ſuffiſante „ pour végéter dans la meilleure & la „ plus triſte des provinces, je me mis „ en tête dès mon jeune âge, de l'aug- „ menter au point de pouvoir vivre „ ſans faſte dans cette ville dont vous „ parliez, & pour me ſervir de vos „ expreſſions, d'en faire ma patrie. „ Perſuadé que tôt ou tard la capacité „ devenoit néceſſaire, ou utile du „ moins, je m'occupai tout à la fois „ des études qui font un homme eſ- „ ſentiel, & des agrémens qui font par- „ donner le mérite. Malheureuſement

» j'eus des ſuccès dans un âge où l'on » ne donne que des eſpérances. Les » événemens me procurerent la pro» tection d'un Duc qui vouloit que » Madame de *Pompadour* ſe char» geât de mon avancement ; elle me » trouva gauche & peu de moyens. » Il ſe retourne & veut me donner à » un Ambaſſadeur qui me jugea adroit » & trop délié. Je m'examinois. Il » me ſembloit que ce qu'on appelloit » timidité n'étoit chez moi que de la » prudence dans le début, sûr que » je montrerois aſſez de ce qu'on at» tendoit ; convaincu d'ailleurs qu'il » valoit mieux ajouter un peu tous » les jours à la premiere impreſſion, » que de la voir s'affoiblir en ne » l'augmentant pas. On ne ſe rebute » jamais à Paris. Pour un ou deux ob-

» jets manqués il y a toujours dix es-
» pérances. J'en conçus de fortes de
» ma liaison avec un homme, artisan
» d'une fortune immense & que je
» m'efforçois de copier. Il commen-
» ça par m'ouvrir sa maison, & m'as-
» sura qu'il forceroit les obstacles.

» Mais les premieres difficultés
» l'ayant lassé, il me trouva indiscret
» parce que je ne me contentois pas
» des beaux projets qu'il formoit pour
» moi. Les gens riches ont une cruelle
» façon d'exhorter à la patience.

» Je versai mes amertumes dans le
» cœur d'une femme qu'il aimoit.
» Cette femme avoit aussi à se plain-
» dre de sa générosité. Nous nous
» permîmes insensiblement de dire
» un peu de mal de lui ; tout en nous
» plaignant nous nous consolions

» d'une part & nous nous vengions » de l'autre; il ſoupçonna ſans pouvoir » nous convaincre, & agit comme s'il » nous avoit convaincus. Je m'affectai » d'autant moins de ce premier con» tre-tems, que je me trouvois alors » à même de négocier avec un homme » qui vouloit ſeulement me rendre » millionnaire. C'étoit ce fou bien» faiſant qui enrichiſſoit les gens com» me il guériſſoit les malades; paſſoit » ſa vie à faire des plans pour les mi» niſtres, des projets pour les malheu» reux, des viſites aux riches, des » promeſſes à tout le monde. Bercé » de ſes chimeres, je commençai par » en être l'inſtrument & finis par en » être la victime; & pour n'avoir pas » voulu m'aſſocier à ſes incroyables » calculs, je mis contre moi un mi-

» niſtre, deux grandes Dévotes, une » trentaine de Janſéniſtes, beaucoup » de gens de la Cour. Je lui diſois » que je me ferois Janſéniſte, Méde- » cin s'il le vouloit, mais que pour rui- » ner cent perſonnes qui avoient la » complaiſance de nous laiſſer faire, » cela étoit odieux. Cependant de » cette foule d'ennemis ou de parti- » ſans, de protections ou de ven- » geances que cette affaire m'avoit » attirés, il me reſta deux femmes de » la Cour, célebres par leur eſprit, » par leurs goûts, par leurs talens, » quoique tout cela dans un genre » bien contraire. L'une me jura une » haine éternelle & m'a bien tenu » parole; l'autre m'adopta & m'a fait » beaucoup de bien & encore plus de » mal. »

» Jeté

„ Jeté dans un monde où mes pen-
„ chans ne m'appelloient pas, n'ayant
„ point ce courage qui brave les refus,
„ les hauteurs, les humiliantes explica-
„ tions ; ayant toujours en tête les
„ avantages qu'on peut retirer de la ca-
„ pacité, je m'appliquai à la politique en
„ cas qu'on voulut m'ouvrir cette car-
„ riere ; à l'économie si l'on me plaçoit
„ dans quelque partie d'administration;
„ à l'histoire naturelle, si l'on vouloit
„ enfin profiter des bienfaits inépuisa-
„ bles de la nature. Peut-être m'accor-
„ de-t-on quelques lumieres dans ces
„ trois genres. Le tems que je consa-
„ crois à m'instruire étoit dérobé à l'in-
„ trigue, aux femmes, aux premiers
„ commis. Quand je crus être en
„ fonds je me mis à solliciter, mais en
„ homme qui désiroit sur-tout d'être

„ examiné. Je fus tour-à-tour adressé
„ à un Contrôleur-général, qui me
„ prouva que tous les deux, nous
„ n'étions pas à notre place ; à un
„ Ministre qui me trouvoit trop sage,
„ trop grave, qui estimoit mon tra-
„ vail, mais n'aimoit pas ma person-
„ ne ; à un homme en place à qui je
„ tâchois de dire ce qu'il devoit me
„ répondre ; à des premiers commis
„ qui me donnoient des conseils & des
„ soupers de fille ; on me demandoit
„ des mémoires, & puis l'on me don-
„ noit pour un homme à projets. Je
„ me jetai dans les Princes. Je m'ap-
„ perçus bien vîte que leurs trésors sont
„ le patrimoine de ceux qui gouvernent
„ leurs maisons, & qu'il falloit avoir les
„ grands principes avec lesquels on
„ commence par tout bouleverser pour

„ s'assurer le tems de tout arranger. Las
„ enfin d'aller de Paris à Versailles, des
„ audiences aux soupers, d'acheter des
„ rendez-vous & des recommandations,
„ j'abandonnai le tout à ce hasard aveu-
„ gle qui a fait de *Cyrus* un Ambas-
„ sadeur, de *Gruseos* un Ministre, de
„ *Symbei* un premier Président, & de
„ *Bomer* un distributeur des graces.

„ Cet état a duré pendant trois an-
„ nées. Je me réveillai alors comme
„ d'un long sommeil & découvris que
„ de tous les hommes que j'avois vus, le
„ le plus ridicule étoit moi, qui m'étois
„ toujours trompé sur le choix des
„ moyens. Mes sens se calmerent. Ma
„ vue s'étendit sur divers royaumes &
„ je vis que par-tout les Rois ne sont
„ pas mieux servis, les sujets plus heu-
„ reux, les administrateurs plus ex-

„ perts, que l'esprit humain ne va pas
„ au-delà de ce que nous faisons. Je vis
„ que notre vie sociale est un chef-
„ d'œuvre complet de ridicule; que les
„ prêtres de notre culte sont des syba-
„ rites, ou des mendians insultant à
„ leur religion par leur luxe ou la dés-
„ honorant par leur misere; ils en éloi-
„ gnent par leurs disputes, ou l'avilissent
„ par leur ignorance, que nos loix ne
„ sévissent que contre le coupable insen-
„ sé qu'il faut plaindre & enfermer, &
„ non juger & détruire; qu'elles affli-
„ gent la raison, tourmentent notre es-
„ pece, & servent tour-à-tour d'ins-
„ trument à la rebellion & au despo-
„ tisme; que nos finances coupent tou-
„ tes les routes de la circulation & sont
„ les meres nourricieres de ce luxe
„ corrupteur qui dévore les empires;

» qu'elles épuisent le peuple, corrom-
» pent le tiers états, & alterent la No-
» blesse ; que le Soldat permanent est
» une invention qui a métamorphosé
» une grande partie de l'Europe en
» citadelle ; que c'est une plaisanterie
» de détruire les serfs & de faire des
» esclaves qui doivent soudoyer leurs
» gardiens ; que la plupart des Rois
» sont des Peres qui passent leur vie à
» manger l'héritage de leurs Enfans ;
» que les théatres sont la boîte de Pan-
» dore, institués pour faire de nos la-
» quais des fripons, de nos femmes
» de chambre des intriguantes, des
» jeunes filles des femmes infideles,
» de la raison un ridicule, de la vieil-
» lesse un objet de pitié, des coulisses
» un mauvais lieu, des hôpitaux une
» cohue, & de la campagne des déserts;

» que notre maniere de traiter les cour-
» tisannes désespere l'honnêteté, ano-
» blit le vice, & démontre que la ver-
» tu est une duperie, & la débauche
» un talent; que tout ce que je vous
» dis est vieux, rebattu cent fois; mais
» on ne veut pas être mieux & ce ren-
» versement général de principes, d'or-
» dre, de raison, de convenances, a
» quelque chose d'agréable pour la plu-
» part des hommes. Voyez *Voltaire*
» arrivant à Paris, voyez *Rousseau* par-
» tant de ce monde, & vous avez l'ex-
» plication de tout ce que je ne dis
» pas. »

La Duchesse, qui l'avoit constamment écouté lui dit, je comprends que ce ne sont pas vos actions, mais vos opinions qui vous ont donné tant d'ennemis. Permettez moi de

vous dire, Madame, continua-t-il, que la ſeule choſe qui faſſe des ennemis, c'eſt le défaut de fortune, & *Atkinſon* (*) amendé & pilorié fera tout ce qu'il voudra. Si les irrégularités donnoient des ennemis, *Cléon* que nous avons vu un pied ſur l'échaffaut, *Damis* qui a regorgé ſes déprédations, *Ergaſte* qui a vendu ſi ſouvent ſa voix & ſon éloquence ſe montreroient-ils aujourd'hui dans les Cours? Qui n'y reçoit on pas? qui n'excuſe-t-on pas? que n'oublie-t-on pas? que ne déguiſe-t-on pas?

Ce que les miniſtres, les gens de guerre, les beaux eſprits appellent des ennemis ſont ceux qui font leur fortune & leur réputation; l'homme

(*) Anglois riche de 40 millions à qui l'on a fait rendre gorge.

qu'on loue n'eſt rien, celui dont on ne parle pas eſt quelque choſe, celui dont on dit du mal eſt un homme : que de ſatyres contre JOSEPH, FREDERIC, CATHERINE, *North*; *Pitt*, *Choiſeul*, *Necker*, quel ſilence ſur K... ſur C... ſur H... ſur S... ſur cette foule de Vicerois, dont on ne ſait ſeulement pas les noms.

J'avois oui dire que les femmes avoient trop influé ſur l'emploi de votre tems, ajouta le Vicomte. C'eſt un article, repliqua M. de *Martens*, ſur lequel il eſt difficile de s'expliquer, parce qu'on ne peut convenir de ſes torts qu'en faiſant préſumer les foibleſſes des objets de nos paſſions. Cependant je déguiſerai les noms.

Les femmes, dont le regne eſt à

moitié passé dans ce siecle, n'ont jamais été plus dignes cependant de commander aux hommes. Elles ont les mêmes charmes puisque la nature ne peut jamais varier sa marche, & possedent bien plus de lumieres, & une sorte d'esprit plus analogue à notre façon de penser. Je nommerai celle à qui j'ai été le plus attaché, *Déidamis*. On ne juge pas mieux, on parle rarement aussi-bien, & plus rarement encore se trompe-t-on autant sur le choix des moyen. Ma gloire & mes succès étoient chez elle une passion; mais au lieu de mesurer ses prétentions à mes talents, elle tournoit sans cesse les yeux vers quelques favoris de la Fortune qui, sur les ailes de cette Déesse, avoient franchi rapidement les obstacles que

blesse de procédés, aisance dans les manieres, attention dans le commerce de la vie, intérêt soutenu aux plus petits événemens, complaisance, chaleur dans le sentiment, & l'on éprouvoit quelqu'orgueil à s'être assujetti une partie de tous ces avantages.

Le Vicomte de *Barjac* continua long-tems cette conversation. Les questions de *Coraly* donnoient lieu à de plus grands éclaircissemens. Le Comte s'étendoit d'autant plus volontiers qu'il croyoit qu'on l'écoutoit avec plaisir. Il se trompoit cependant sur la source de cette satisfaction. Elle venoit moins de ce qu'on entendoit que de la joie de trouver sa conduite sans la moindre irrégularité.

Depuis

Depuis cette séance la liaison devint plus intime ou du moins l'agrément d'être ensemble, ne fut-il plus mêlé d'inquiétude pour l'avenir. Quand on est condamné à des réserves, & qu'on est obligé de réfléchir à tout ce qu'on dit, la société est un tourment.

M. de *Barjac* étoit de son côté d'autant plus satisfait qu'il pressentoit le moment où il alloit avoir besoin de M. de *Martens* pour vaincre les résolutions de la Duchesse. Il avoit reçu des lettres de son mari qui le pressoit de mettre la main à une réconciliation. Son penchant, & peut-être quelques remords la lui rendoient nécessaire. Le Duc n'avoit pas le courage de faire revenir sa femme dans une ville témoins de

cette petite ſcene ; mais comme on lui avoit annoncé que ſa deſtination alloit changer il vouloit profiter de cette occaſion & mener la Ducheſſe avec lui.

Le Vicomte eſſaya d'abord avec beaucoup de douceur l'uſage de ſes pouvoirs ; dès le début voici ce qu'il lui fallut entendre : « vous ſentez bien, mon ami, qu'il ne s'agit pas ici d'un inſtant d'amour-propre à ſacrifier. Mes réſiſtances ſe fondent ſur la connoiſſance de mon caractere. Quand je ne puis plus porter l'eſtime jusqu'à l'enthouſiaſme, mes manieres prennent quelque choſe de froid qui jure avec la chaleur de mon ame. Mon mari me reverroit, mais il n'auroit plus la même femme. Mes ſoins ſeroient réfléchis, mes complaiſances

études, mes discours préparés ; d'ailleurs, êtes-vous bien sûr qu'un mari puisse aimer long-tems une femme qui aura à lui pardonner. Le seul bonheur qui puisse encore tenir de moi est d'entendre raconter des choses qui flatteront sa vanité. »

Le Vicomte réfuta ses raisons, & observa que sur un pareil sujet les illusions étoient faciles ; que si le Duc avoit des torts ils n'attaquoient pas sa délicatesse, & que si nous voulions nous traiter avec cette inflexibilité, nul des liens qui unissent les hommes ne subsisteroit. Voyant son éloquence échouer, il espéra quelque chose du tems, un peu du Comte de *Martens*, & beaucoup d'une lettre que M. de *Morsheim* devoit écri-

re. Pendant que la Ducheſſe s'occupoit de ſon exiſtence future, & d'un plan de vie qu'elle vouloit exécuter, le Vicomte paſſa quelques jours chez lui, où l'arrangement de ſes affaires l'appelloit & ſur-tout la ſanté de la belle *Melza.*

Cette perſonne tendrement attachée à M. de *Barjac*, jugeant par ſes courſes continuelles, qu'elle lui étoit peu néceſſaire, cédoit au chagrin qui la dévoroit, chagrin d'autant plus vif qu'elle n'oſoit non-ſeulement le faire paroître ; mais même le laiſſer deviner ; & peut-être ce ſecret mouroit au fond de ſon cœur ſans un petit événement qui le révéla. Seule un jour, dans une grotte de feuillage pratiquée entre deux hêtres ; ayant ſur ſes genoux une écritoire,

le Vicomte la ſurprit contemplant un portrait avec des yeux attendris. Il le reconnoît bientôt pour le ſien, & ſe retire ne voulant pas montrer à quel point il étoit ſûr de ſon bonheur. Mais ayant pris une autre route il la rejoignit de façon qu'elle put l'appercevoir de loin. Des qu'elle le vit elle gliſſa le portrait dans l'écritoire, la ferma, & fut au devant de lui. Son ami la ramena dans la grotte & prenant occaſion de l'endroit qu'elle avoit choiſi pour ſes rêveries, il lui demande ſi ſon état lui laiſſoit quelque choſe à déſirer. Elle élude long-tems la réponſe ; cependant preſſée avec tant de douceur, elle obéit à ſon penchant naturel, la confiance. Vous exigez, dit-elle, que tous mes petits chagrins paſſent dans votre cœur, je

vais vous les dire. Je ne puis échapper à un ſouvenir ; il fait mon tourment depuis que je vous aime. La maniere dont nous avons fait connoiſſance dépoſe étrangement contre ma délicateſſe ; il eſt juſte que vous penſiez au paſſé avec autant de répugnance que moi, & ſûrement vous allez bien au-delà de mes torts, de mes malheurs, ſans que j'aie le droit de m'en plaindre. Lorſque je n'ai vu dans vous qu'un homme aimable, je n'ai aſpiré qu'à vous plaire ; depuis que je vous ai connu, j'ai ſenti le beſoin de vous intéreſſer & ſur-tout j'ai ſenti que j'en avois preſque perdu le droit. Votre généroſité me comble de reconnoiſſance, mais comme elle n'eſt pas un don de votre cœur, elle ne ſuffit pas à ma félicité. Voilà les

idées qui me tourmentent & qui malgré moi empoisonnent une existence que vous vous efforcez de rendre heureuse.

Le Vicomte calma ces précieuses inquiétudes, & lui jura que le goût le plus vif avoit inspiré les arrangemens qu'il avoit faits, que ses absences fréquentes étoient une dette qu'il payoit à l'amitié, & que s'il lui taisoit l'objet de ses courses c'est qu'il n'étoit pas maître des secrets d'autrui.

Puisque vous entrez avec tant de bonté dans mes peines, j'aime mieux n'en cacher aucune, continue *Melza*. Vous aimez trop Madame la Duchesse. Je n'ose pas être jalouse ; mais j'ai des peines. Vous m'avez dit derniérement, que si je pensois à me marier vous me saviez un époux.

Peut-être étoit-ce pour m'éprouver ! Mais ne sentez vous pas que j'aime mieux cent fois vous servir que de l'être par qui que ce soit ? Tenez, lisez & voyez. (Elle lui montra un écrit & une boîte. L'écrit étoit un contrat de rente & la boîte renfermoit de l'or & des diamans) Je n'ai pas cru devoir dans le tems vous révéler un secret qui vous prouve que la sincérité & la délicatesse ne sont pas toujours l'appanage de la grandeur. Ces présens étoient du Chevalier de *Noménil* qui trouvoit plaisant, écrivoit-il à un de ses amis, d'enlever la maîtresse de l'un & la femme de l'autre.

Melza le croyant intimement lié avec M. de *Barjac* craignit d'occasionner une scene & crut qu'une femme prudente devoir ensevelir ces

ſortes d'événemens. Comme elle n'avoit aucun moyen de renvoyer ces préſens elle les avoit gardés juſqu'au moment où elle put comprendre par les entretiens de ſon ami, qu'il étoit moins lié avec le Chevalier qu'elle ne l'avoit ſuppoſé.

Surpris de tout ce qu'il apprenoit, plus touché encore des ſentimens de *Melza*, il employa les expreſſions les plus fortes pour lui dire que les erreurs du paſſé étoient la faute de ſa ſituation, & qu'il paſſeroit ſa vie à les lui faire oublier. Que s'il avoit parlé d'époux, c'étoit pour lui donner à connoître qu'elle ne ſatisfaiſoit point à la néceſſité en demeurant avec lui.

Les hommes ſont flatés d'inſpirer ces ſortes de ſentimens libres. Ils ſe

persuadent qu'un cœur qui les choisit est préférable à celui qui profite des convenances, & c'est peut être la maniere d'expliquer certaines liaisons que les femmes séveres ne peuvent pas même comprendre.

Depuis cette ouverture le Vicomte fut plus assidu; la Duchesse eut alors un peu plus besoin de M. de *Martens*, car ce sont toujours nos besoins qui décident & hâtent le moment de l'intimité. La premiere confidence de la Duchesse eut pour objet les nouvelles instances de son mari nommé à l'ambassade de V.... ambassade de faveur soit par la nature des affaires, soit par la raison des liens qui unissent les deux Cours; sa lettre respiroit moins la tendresse que l'ambition, & il y avoit sur-tout une tour-

nure extrêmement adroite pour promettre de l'indulgence & un entier oubli du passé.

Flottante entre un sentiment vif encore quoique blessé, & le secret déplaisir de jouer un rôle; intimidée du blâme général qui lui reprocheroit de résister à un époux, & de négliger sa fortune; réfléchissant sur sa position & se voyant avec un ami de dix ans distrait par des goûts qui commandent des sacrifices, & un ami de deux mois qui avoit des vertus & des ennemis; elle ne pouvoit se dissimuler qu'il lui manquoit cette expérience qui seule rend nos résolutions victorieuses & nos plans invariables; qu'il lui manquoit une amie à l'épreuve des apparences trompeuses, des conseils intéressés, & des

propos calomnieux ; que ſa retraite ſeroit enviſagée par les uns comme un aſyle que ſa vertu cherchoit contre les dangereuſes perſécutions de M. de *Noménil*, & par les autres comme une reſſource de l'amour-propre indigné de la froideur d'un époux inconſtant.

M. de *Martens* ayant peſé toutes ces raiſons dans la balance de l'impartialité ſentoit pleinement la difficulté de donner un conſeil. Il commença par des phraſes générales. Rien n'eſt ſi rare, dit-il, que de voir dans ce monde les gens à leur place. Ou des talens ſupérieurs nous éloignent de celle marquée par la ſocieté, ou nous nous abandonnons à la nature qui ne connoît ni les rangs, ni les conventions de l'amour-propre,

ni les dures conditions que le riche a faites avec le pauvre. Elle n'a pas destiné une orpheline intéressante par ses vertus & sa douceur à parler le langage des Cours, à prendre le masque de la politique, à monter sa pensée aux vastes projets de l'ambition; l'amour aveugle, en unissant vos cœurs, n'a pu prévoir la nouvelle carriere qu'a choisi votre mari; s'il eût continué le métier des armes, il auroit donné des momens à la Cour, quelque mois à son Régiment, & le reste de sa vie à sa famille. Une pareille distribution est compatible avec la félicité d'une femme raisonnable; mais la trouverez-vous jamais au milieu des hauteurs d'une maison impérieuse, ou à des Cours qui prodiguent

leurs honneurs & leurs diſtinctions à l'ancienneté d'un nom.

La Ducheſſe comprenoit ſur-tout ce que le Comte ne diſoit pas, & ſe confirma d'autant plus aiſément dans ſes premières penſées, qu'elle leur donnoit un fondement plus irréprochable. Elle conclut donc, en diſant que leurs penchants devoient céder à leur deſtinée; lui, vivre dans l'éclat où la fortune l'appelloit, & elle dans la retraite où ſon premier ſort l'avoit condamnée, qu'elle y cultiveroit des vertus qu'il retrouveroit un jour; que les affaires des Rois laiſſent peu de tems aux regrets; & qu'enfin cette confiance entiere qu'elle déſiroit être ſon ouvrage, ſeroit celui du tems.

Cette réſolution une fois priſe, Madame de *Morsheim* ne s'occupa que

de la façon d'employer ses jours avec le plus d'utilité.

Elle donnoit une grande partie de ses matinées à la lecture, & choisissoit les auteurs qui écrivoient d'après leurs sensations, & non ceux qui ne cherchoient qu'à corriger ou embellir les autres. Ces contes éternels sur l'éducation, ces romans métaphysiques, où l'amour-propre joue un si beau rôle & l'amour un si ennuyeux; ces peintures des mœurs Angloises qu'on dit si fidelles, & qui sont si monotones, ces personnages qu'on donne pour bizarres, & qui paroissent si communs; ces petits maîtres qui sont si lourds; ces conversations si puériles, je veux dire niaises, & qui feroient des enfans de petits bavards, si l'on s'en rapportoit à l'Académie pour ces

ſortes de choix; ces poëmes en proſe, cette morale épique, ces imaginations ſi froides & ſi bourſouflées, ces mémoires ſi minutieux, ſi mal écrits, tout cela ne lui étoit connu que par les journaux, ſi équitables dans leurs louanges, & ſi bien éclairés ſur ce qu'ils décident. A plus forte raiſon ne s'occupoit-elle pas de ces volumineuſes compilations de projets, qui prouvent les regrets de leurs auteurs, & l'impuiſſance de ſoutenir l'utile nullité dans laquelle l'adminiſtration croit devoir tenir leur tête & leur plume.

Le dîner, où l'on trouvoit une chere délicate, ſuccédoit à la toilette. Les convives étoient ordinairement le Comte de *Martens*, le Vicomte, M. de *Stoudemont*, l'Abbé de *Vézilles*,

& quelques personnes choisies dans un voisinage assez nombreux. M. de *Stoudemont* étoit un homme d'esprit qui n'avoit jamais bien su ce qu'il disoit, ce qu'il vouloit, ce qu'il faisoit. Mais il déraisonnoit avec graces; il ne vouloit que ce qui plaît aux autres, & il ne faisoit la Cour qu'aux vieilles femmes; il avoit la manie des vers, mais ils n'étoient pas fades; il jouoit mal de la basse, mais il ne la prenoit que lorsqu'elle étoit nécessaire, & l'on fait presque toujours plaisir lorsque l'on se sacrifie; il avoit une voix sourde; mais on ne l'entendoit que dans des *duo* bouffons, où des grimaces, de la précision, & de la hardiesse tiennent lieu de sons & d'harmonie. Il étoit bien

un peu officieux ; mais un mot corrigeoit l'excès des attentions.

L'Abbé de *Vézilles*, au courant de tout, avoit le premier les bons mots de la Capitale, le détail des chûtes & des succès, les relations de *Mesmer* & de *Blanchard*, le plan de l'emprunt & le monstre du Chyli, le Bulletin des coulisses & la liste des graces ; sa correspondance étoit plus curieuse cent fois que le Journal de Paris ; ses anecdotes plus malignes que la feuille de *Fréron* ; il étoit en relation avec L... pour les bonnes noirceurs ; avec l'Abbé *Royou* pour les satyres ; avec l'Abbé *Lapin* pour les gravelures ; avec B. pour les petits vers ; & avec Madame de G. pour les anecdotes un peu scandaleuses. Tout cela mis en œuvre par un homme du

monde qui s'exprimoit avec grace & brodoit avec ménagement, remplissoit agréablement ces momens de conversations oisives, où l'on a égard aux langueurs de la digestion.

La Duchesse permettoit aussi à *Melza* de venir le matin à sa toilette. Peut-être croyoit-elle devoir cette attention au Vicomte? d'ailleurs elle écoutoit volontiers une personne que le bonneur de sa position ne rendoit pas insensible aux désagrémens de son état.

Qu'on joigne à ces occupations utiles & agréables, diverses correspondances qui flattoient également son amour propre & ses goûts, & qui formoient tout à la fois son cœur & son style, & l'on aura le tableau de sa vie entiere. Elle recevoit régu-

liérement des lettres de Madame de G.... dont les écrits respirent l'indulgence ; qui donnoit des bornes au sentiment & à la sagesse ; qui tenoit toujours prêts un conseil pour un embarras, une consolation pour un chagrin, un service pour une occasion. Il y a un genre de peines qu'il est si doux de confier ! le plaisir de les verser dans le sein compatissant d'une amie est au dessus du mal qu'elles causent. Un ami de *Socrate*, (cet ecclésiastique dont-il avoit le portrait dans sa galerie) causoit avec elle assez régulierement, & comme son caractere est gai, sa mémoire bien meublée, & son esprit abondant, ses lettres étoient instructives & piquantes. Il laissoit percer dans toutes l'indifférence avec laquelle il faut trai-

ter les choſes d'ici-bas ; non par mépris, non par dédain, mais parce que l'inſtabilité de tout ce qui ſort de l'eſprit humain ne peut, à le bien prendre, cauſer ni peine ni plaiſir, puiſqu'il eſt ſi aiſé de prévoir le terme de l'un & de l'autre.

Si l'on rapproche ce genre de vie de celui que Madame de *Morsheim* auroit mené dans les Cours, l'on conviendra ſans peine que ſa raiſon la rendoit plus heureuſe mille fois, que les proſpérités d'une maiſon qui lui fut toujours été étrangere.

Au milieu de cette douce exiſtence, elle ſouhaitoit de la partager avec ſon époux, car malgré l'ardeur qui l'avoit précipité dans la carriere politique, & les reproches qu'il méritoit peut-être, elle conſer-

voit ces tendres ſentimens que rien n'efface dans les ames vraiment ſenſibles.

De ſon côté le Duc de *Morsheim* voyant que ſes lettres ne rétabliſſoient point cette entiere confiance, & cette intimité précieuſe, ſe décida à venir lui même à Mont-Séjour, & y ſurprit la Ducheſſe un peu embaraſſée, mais enchantée de cet heureux retour.

Le Comte de *Martens*, qu'il y trouva, lui déplut, ſoit qu'il ſoupçonnât ſes conſeils contraires à ſes vues, ſoit que ſon air naturellement froid & réſervé produiſit cette premiere impreſſion. Mais ce premier moment d'humeur s'abſorba bientôt dans les douces ſenſations qu'il éprouva en revoyant les lieux témoins de ſes ardeurs.

C'étoit au mois de Mai ; ils se trouvoient à la promenade avec le Vicomte & M. de *Martens*. Ceux-ci engagés dans je ne sais quelle discussion, ou restés peut-être quelques pas en arriere pour les laisser plus libres ; le Duc pressé du besoin de s'expliquer, commença un entretien qui devoit embarasser *Coraly*. Il la sollicita de revenir sur le passé, d'examiner avec quelle douceur il avoit glissé sur le brusque départ de V..... & s'étoient soumis à ses plans, il la conjura de voir que quand même il se fût un moment égaré dans des soupçons peu réfléchis & si promptement désavoués, ce n'étoit pas une faute si inexcusable ; qu'elle avoit été expiée par le plus vif repentir, & qu'une injustice momentanée étoit,

moins offensante cent fois que la facilité avec laquelle elle avoit renoncé au bonheur d'être ensemble.

Elle répliqua à ce discours, accompagné de marques de tendresse, « que la résistance d'une femme n'étoit jamais qu'une opinion, puisque son mari, arbitre de sa destinée, étoit toujours le maître de substituer des ordres à des conseils; mais que si elle avoit mis autant de fermeté dans son plan, c'est qu'elle croyoit la félicité de son mari attachée à son absence. Peut-être suis-je dans l'erreur, mon ami, mais voici comme j'ai vu les objets. « *Coraly* pouvoit être la » compagne douce & attentive d'un » homme, qui, loin des Rois & de la » Cour, eût vécu pour la raison & » pour elle; mais *Coraly* Ambassadri-

» ce,

„ ce, & n'ayant à la premiere Cour
„ du monde ni l'avantage de la naiſ-
„ ſance, ni cet uſage qu'on attend
„ ſur-tout des femmes de ſa nation, eſt
„ entiérement déplacée. Il eſt trop
„ dur, mon ami, d'occaſionner à
„ chaque inſtant une réflexion déſa-
„ gréable, de lire ſur les phyſiono-
„ mies un étonnement indiſcret, &
„ de valoir à ſon mari un reproche
„ tacite ou un ridicule. Quand je re-
„ çus dans ces lieux mêmes votre
„ cœur des mains de l'Amour, il
„ n'étoit pas queſtion de partager vo-
„ tre marche glorieuſe, & lorſque j'inſ-
„ ſiſtois ſans ceſſe ſur l'inégalité de
„ nos conditions, vous me diſiez, que
„ rendus à la vie primitive, il étoit
„ égal d'avoir des Princes ou des Ber-
„ gers pour aïeux. Votre famille,

„ vos devoirs mêmes peut-être, vous „ ont commandé d'autres ſoins. Vous „ n'entendrez point mes murmures „ ſur cet article. J'inſiſterai ſeulement „ pour que cette paiſible retraite ſoit „ le prix de mes ſacrifices. » — Vous ſavez, ma chere *Coraly*, qu'on vous a toujours un peu reproché des idées romaneſques. Examinez-vous, & voyez ſi vous n'aimez pas un peu à prendre les routes inconnues au reſte du monde. — Ai-je tort de les prendre ſi elles me menent au genre de bonheur qui me convient. Peut-être m'aveuglai-je? Mais voici ce que je me dis.

« Qu'ai-je éprouvé de la part de vo- „ tre mere? Qu'ai-je fait qui aie dû „ lui déplaire? Devois-je être victime „ de ces retours vers la grandeur de ſon

„ nom, qu'elle a cru terni ? Qu'ai-je
„ éprouvé de la part de la Comtesse
„ de *Boquerville*, confidente de toutes
„ mes pensées, témoin, dans ces mê-
„ mes lieux, de mon inflexible condui-
„ te avec M. de *Noménil*? Je voudrois
„ que vous eussiez entendu ma conver-
„ sation avec lui. Malgré mes princi-
„ pes je sais que je ne connois pas
„ votre monde, & qu'un homme ha-
„ bile & méchant peut m'avoir perdue,
„ déshonorée avant que je l'aie seule-
„ ment soupçonné. Je sais que je n'au-
„ rai jamais beaucoup de ce qu'on ap-
„ pelle de l'usage, soit parce que le
„ raisonnement ne le donne pas, soit
„ aussi peut-être parce que je ne peux
„ point l'estimer. »

Le Duc réfuta comme il put d'aussi solides raisons & se borna à lui

demander de venir au moins passer un mois avec lui à Paris. — Ordonnez, répliqua-t-elle, j'obéis; mais pensez combien de désagrémens m'ont préparés la fierté de votre mere, l'inconséquence de Madame de *Boquerville* & les noirceurs de Madame de *Willicza*; pensez, mon ami, que si vous ne me voyez que sous un jour défavorable, votre penchant diminuera, & que mon embarras involontaire produira des scenes qui l'éteindront tout-à-fait.

Vous êtes trop éloquente, répliqua M. de *Morsheim* avec un peu d'humeur; les refus obstinés humilient; craignez de vous faire illusion sur leur source. *Ceraly* rougit, sentit ses yeux se gonfler de larmes,

ferra la main de fon époux, en difant rentrons.

Un quart-d'heure après le Vicomte parut dans fa chambre & la trouva faifant faire fes malles. Il la blâma un peu féchement peut-être, & lui dit qu'à la fin la patience d'un époux s'épuifoit. C'étoit pour la premiere fois depuis treize ans qu'elle avoit vu le vifage de M. de *Barjac* feulement ému. Dans la circonftance cette efpece de vivacité lui porta au cœur.

Sans montrer toute fa fenfibilité, elle écouta fes remontrances, foupira, & répondit, je pars; mais défendre les larmes à ceux qu'on mene au fupplice, c'eft bien dur! Le Vicomte attendri de fon côté répliqua, penfez donc que deux ou trois perfonnes favent vos raifons, que vous

mettez contre vous le reste du monde entier. Ce n'est pas assez d'être innocente, on doit à ses amis de la paroître. -- Eh ! doit-on aussi à ses amis d'aller rallumer les dissentions domestiques & renouveller des propos auxquels ils ne peuvent tenir ? Doutez vous que je n'aime mon mari ? mais puis-je me dissimuler qu'il est des positions où une femme est un fardeau ; que cet homme, qui m'aime sans doute, est foible par caractere ; que les siens enflés de leurs succès, étoufferont s'ils le peuvent des sentimens qu'il conserve malgré eux. Toute mon innocence ne me dérobera pas au ridicule ; je risque le dégoût d'un homme qu'on fera rougir de son hymen. Vous même, Monsieur, vous servirez de prétexte aux

calomnieux ſarcasmes. Qu'y avoit-il de plus innocent que notre Voyage ? quel parti n'en tire pas tous les jours la Princeſſe de L. ? vous ſavez que j'ai ignoré long-tems le ſort de *Melza*.... Enfin, parcourez toutes les époques de ma vie & voyez avec quelle malignité on les a tournées contre moi. Et j'irai ſans raiſons, livrer de nouveaux aſſauts, & verſer de nouvelles pleurs !

Le Vicomte ébranlé lui demande ſi elle étoit entrée dans tous ces détails avec ſon mari ? --- Eſt-ce qu'on donne à l'innocence le tems de s'expliquer ? on dit que je ſuis romaneſque, & vous même, mon ami, ajoutez que je mettrai l'univers contre moi. Si je réponds que je ne vois nulle raiſon pour changer ma façon

de penser & que je ne puis pas courir après le suffrage d'une multitude injuste, & ennemie du bien, on me blâme, on m'appelle philosophe, on m'accuse de faire l'esprit-fort. Eh bien, oui je souscris à tout. Mais qu'on me laisse mes jardins, mes livres; singuliers êtres que les humains! ils poursuivent, déchirent qui les recherche, & ne pardonnent pas au petit nombre qui sait se passer de leurs plaisirs, de leur société, d'eux même enfin.

Le Vicomte après cet entretien, dit à M. de *Morsheim*, je ne sais si c'est enchantement, mais cette femme finit toujours par avoir raison, & après avoir long-tems examiné les inconvéniens & les avantages de ce projet, ils se décidèrent à la laisser

dans ſa terre. Peut-être, ajouta le Duc, M. de *Martens*, ſon oracle, déploira-t-il les brillantes reſſources de ſa philoſophie. M. de *Barjac* profita de cette occaſion pour faire revenir le Duc d'une prévention injuſte, & lui donner l'idée qu'il devoit prendre du caractere de M. de *Martens*, en l'aſſurant que ſes conſeil n'égareroient jamais perſonne.

Le Duc fit ſa paix avec elle, mais cependant bleſſé intérieurement de cette premiere réſiſtance, il ne lui pardonnoit pas un autre genre d'inflexibilité, l'écueil de la philoſophie de la plupart des hommes. Leur amour-propre ſe ſouleve à la moindre apparence d'un refus. Dans l'idée de ſa femme les ſuites d'une complaiſance paſſagere pouvoient fournir

un prétexte à la malignité. Jusqu'à quel point cette opinion peut-elle la justifier ? c'est ce que nous n'examinerons pas.

A peine M. de *Morsheim* fut à Paris, que de prétendus amis, *uniquement touchés de sa gloire*, l'avertirent qu'il n'étoit question que des extravagances philosophiques de sa *Coraly*, qui avoit fait de son château un Palais de fée, qu'elle n'étoit entourée que de beaux esprits, ou de gens à talent. Non-seulement elle avoit des concerts, mais un Parnasse tout entier, le tout sous la direction du pédantesque *Martens* ; que jamais on avoit imaginé une société aussi ridicule ; que M. de *Barjac*, malgré tout son enthousiasme avoit pensé à la retraite, & préféroit les langueurs

de ſa Circaſſienne aux beaux-eſprits du château. Ce tableau étoit de l'invention de la Princeſſe de L. & la vieille Ducheſſe l'avoit pris à la lettre. Son fils étoit bien intérieurement convaincu de la fauſſeté de ces calomnieuſes inventions; mais il n'avoit ni le courage, ni les moyens d'en impoſer. Il faut une certaine éloquence, & de la force d'ame, non-ſeulement pour réſiſter à la multitude; mais pour vaincre en détail les préjugés, la crédulité, l'entêtement, les jugemens précipités, tout ce qu'on trouve enfin dans le monde. Il ſuppoſoit d'ailleurs que ſi ſa femme étoit inſtruite de ces bruits, elle emploiroit tout pour les faire ceſſer. Mais craignant qu'on ne lui diſſimulât les propos, il crut ſa raiſon intéreſſée à

prouver par un coup d'éclat qu'il n'entroit pour rien dans ce phébus & dans cet arrangement. Il écrit à sa femme, que puisque là solitude est pour elle un besoin, il ne peut s'opposer à ses penchans; mais qu'il y a d'invincibles raisons qui ne lui permettent pas de demeurer plus longtems dans celle qu'elle a embellie; qu'il la prie de choisir entre sa maison de V...., son hôtel à Paris, ou sa terre de *Visenebre* en Tourraine.

On se tromperoit si l'on prenoit le Duc de *Morsheim* pour un homme foible & borné; mais il est extrêmement rare de posséder ce nerf dans les opinions qui finit par triompher de celle des autres.

Madame de *Morsheim* ne voulant pas être soupçonnée de suivre les con-

ſeils du Comte, ne lui dit rien de cette lettre & répondit à ſon mari, qu'elle tenoit cette habitation d'un pere dont les volontés étoient ſacrées; qu'elle y vivoit à portée d'un bienfaiteur à qui elle devoit ſon éducation, & dont les conſeils lui étoient ſouvent néceſſaires; qui ſi ſes entours lui déplaiſoient, elle étoit prête à en faire le ſacrifice, & qu'il pouvoit preſcrire le genre & le nombre de perſonnes qu'elle devoit voir; qu'au reſte elle ne mettoit qu'une ſeule reſtriction à ſon obéiſſance, c'eſt que ſon patrimoine ſeroit le ſeul bien dont elle jouiroit; qu'elle recevroit ſans peine des preuves de ſon ſouvenir, mais que les terres, les dots, les penſions, ſeroient des objets entiérement bannis de leurs arrangemens.

Le Vicomte à qui elle montra sa lettre, lui apprit qu'il en avoit aussi reçu une de son mari, & que si elle vouloit réformer cet étalage de sciences & de beaux arts, & sur-tout l'Abbé de *Vezilles*, l'amour-propre de son mari seroit satisfait.

Il lui en coûta sans doute de détruire l'édifice de sa félicité, & de renoncer à des plaisirs si innocens. Mais enfin elle s'y décida. Elle pria l'Abbé de *Vézilles* de lui faire un certain nombre d'emplettes, & le chargea d'un voyage dont elle fit les frais; le Comte de *Martens* la prévint & s'abîma dans sa retraite. En quinze jours tout le reste fut dispersé; elle demeura seule avec des livres, & n'eut pour société, que le Vicomte

qui même ne laissa plus *Melza* aller à Mont-séjour.

Ce premier triomphe enhardit la Princesse de L.. Elle insinua à la Duchesse mere, qu'avec quelque protection il seroit possible de faire casser un mariage auquel il manquoit plus d'une formalité essentielle. Cette proposition fut accueillie avec transport, par Madame de *Morsheim*, mais rejetée si fiérement par son fils; qu'on crut devoir attendre un instant plus heureux. Déja il s'étoit apperçu des mauvais offices qu'on lui avoit rendus à Versailles. Il reconnu sans peine l'esprit caustique du Chevalier de *Noménil* qui avoit travesti différens petits événemens. Et comme un ridicule est rarement sans effet, il conjectura que ceux donnés à sa

femme par Madame de L... & joints à ceux que lui avoit ménagés le Chevalier, pouvoient refroidir ses amis & quelques augustes protecteurs. Tourmenté par ses idées, il saisit l'occasion d'une affaire peu importante en elle-même, mais suffisante pour un prétexte & il retourna à son poste.

Coraly de son côté trouva son genre de vie un peu triste. Les livres n'occupent que ceux qui en font ; ils distraisent les autres ; & ce n'est pas assez d'être distrait, quand on est toujours vis-à-vis de soi-même. M. de *Barjac* affligé des suites d'un mariage qu'il croyoit devoir faire la félicité de deux êtres que l'amour avoit si bien unis, mettoit dans ses discours une teinte sombre ; de sorte que leurs

entretiens finiſſoient toujours par des réflexions morales.

Six mois ſe paſſerent de cette façon. Cette exiſtence n'eſt pas ſans doute un grand malheur, mais elle tient l'ame dans une diſpoſition à la triſteſſe qui change les contrariétés en chagrins, & les accidens en malheurs. Je mets au nombre des chagrins ce qu'éprouva Madame de *Morsheim* à l'occaſion d'un événement funeſte.

Les ſoins de M. de *Barjac* diminuoient un peu. Ce n'eſt pas qu'il eût épouſé les opinions de ceux qui accuſoient la ſévérité de la jeune Ducheſſe, mais ſon goût pour *Melza* étoit fort augmenté depuis quelque tems, & cette perſonne avoit en effet dans le caractere quelque choſe fait

pour attacher. Voulant tenir par toutes sortes de liens à son amant, elle avoit imploré le Ciel pour devenir mere. Ce vœu de la nature plaît toujours à l'être des êtres, & il l'exauce ; preuve sans doute qu'il pardonne ceux qui oublient quelquefois de mettre l'église dans leur confidence. Mais respectant des préjugés utiles, elle ensevelissoit sa honte & son bonheur dans l'intérieur de son appartement ; & le Vicomte ne voulant pas la livrer entiérement à elle même étoit plus assidu. La connoissant davantage il avoit pris ces sentimens qui naissent de la pratique des vertus & du charme du caractere. La Duchesse devinoit tout cela, & n'osoit faire aucun reproche, soit parce qu'il est des attachemens dont les hommes n'ai-

ment pas à convenir ; soit parce que l'amitié délicate n'est pas exigeante, & n'a pas même l'air de deviner ce qu'on veut qu'elle ignore. Ce moment tant souhaité du Vicomte & de *Melza* arrive. Qui leur auroit dit qu'il seroit l'époque où cesseroit pour eux deux la félicité. La mere infortunée eut sa vie en danger dès la premiere heure des tourmens. La consternation du chirurgien alarmoit tout ce qui l'entouroit. Appercevant que son art échoueroit & qu'il falloit une victime, il fait un signe cruel au Vicomte; *Melza* le voit. « C'est mon » enfant, dit-elle, c'est mon enfant » qu'il faut sauver. Ne m'abusez pas, » dites moi seulement qu'il faut mou» rir. Aussi bien sentois-je qu'il ne » me reste qu'à m'y soumettre. Ma

» force m'abandonne. O vous que » j'ai tant aimé ne refusez pas une » larme à mon état, & je meurs avec » moins de regret. Bientôt je ne » pourrai plus parler, ma tête s'appe- » santit, si j'existe encore montrez » moi mon enfant, mettez-le un inst- » tant sur mes levres, peut-être qu'il » me restera encore après mon trépas » un reste de chaleur, de sentiment, » & que tout n'est pas insensible, » quoique tout semble détruit. »

En vain on s'efforçoit de l'encourager par une utile erreur, elle perdit connoissance, & bientôt après la mort frappant un double coup, M. de *Barjac* eut sous les yeux un fils qui n'avoit jamais vécu & une mere qui ne vivoit plus. Ce spectacle effrayant lui fit une impression pro-

fonde d'horreur & de triſteſſe. Il donne les ordres néceſſaires à ſon valet de chambre, & part pour Mont-Séjour, où plongé dans la douleur, il s'enferme dans ſon appartement. La Ducheſſe inſtruite par celui de ſes gens qui l'avoit accompagné, donna des larmes à tant de malheureux. Elle ne monta point chez le Vicomte, eut ſoin qu'il ne lui manquât rien, s'informa ſous main de ſa ſanté, & le laiſſa trois jours ſans lui faire ſeulement demander de ſes nouvelles. Le quatrieme il parut à midi dans ſon appartement en état de parler de ſa douleur. *Coraly* lui exprima à quel point elle la partageoit ; elle avoit envoyé chez lui M. *Bozon*, (ſon Intendant) pour s'aſſurer ſi ſes ordres avoient été

exécutés. De ce moment ils paſſoient les jours enſemble, liſant plus qu'ils ne parloient, & faiſant ſouvent des réflexions ſur la façon, dont peu-à-peu ſe *décompoſoit leur félicité*, & ſur les ſources de pleurs que l'amour avoit ouvertes.

Ils fortifierent leur ame contre les événemens & implorerent la Providence qui donne le courage de les ſupporter ſi elle ne peut les prévenir. Ce fut alors que M. de *Barjac* apprit les détails de la perſécution ſuſcitée à M. de *Martens*. Il lui écrivit ſur le champ pour l'armer contre les efforts de la calomnie & le pria d'accepter la moitié de ſa maiſon, juſqu'à ce qu'ils fuſſent convenus des meſures à prendre contre l'injuſtice & le malheur.

M. de *Martens* reçut la lettre du Vicomte ſans ſurpriſe. Il eſt des hommes que les beaux procédés n'étonnent jamais. Il ne refuſa rien, mais avant de céder à la méchanceté, il voulut combattre. Je vous avouerai, ajouta-t-il, que je ne me ſuis pas arrangé pour mettre les rieurs du côté de la Princeſſe. Il y a ſans doute bien de la nobleſſe, mais auſſi bien de la duperie à ſervir de pâture aux méchans ; & cette méthode évangélique n'entre pas dans mon plan. Je vais à Paris conſulter le public pour ſavoir qui a tort ou raiſon de Madame la Princeſſe ou de moi. S'il me condamne, je viendrai ſubir mon jugement dans la retraite ; s'il m'abſout j'aurai appris, (non à la Princeſſe,

peu m'importe de l'inſtruire) mais à ſes imitateurs, qu'il eſt dangereux de troubler, d'enlever, à certaines gens, un bien auquel ils ont tout ſacrifié. Il réaliſa ſon plan en effet; & ce fut par lui qu'on eut les premiers détails des nouveaux malheurs qui s'amaſſoient ſur la tête de *Coraly*. Les deux ambaſſades du Duc de *Morsheim* avoient occaſionné d'énormes dépenſes. On avoit compté ſur les graces à venir plus que ſur les moyens préſens. La Ducheſſe mere qui trouvoit au-deſſous d'elle de s'occuper de ſes affaires, répondoit aux plaintes de ſes créanciers qu'elle feroit une ſcene à ſon Intendant, & répétoit qu'inceſſament elle vouloit penſer à des réformes. Ce dérangement commençoit à faire du bruit. Il n'y avoit pas long-tems

long-tems que la capitale avoit retenti des ſuites malheureuſes de l'inaptitude des Grands, ou de leur impardonnable négligence. La Princeſſe arrive un matin chez la vieille Ducheſſe, & d'un air effaré, j'ai trouvé le moyen, dit-elle, de réparer le déſordre des finances du Duc. Je puis lui faire épouſer une fille qui aura deux millions au moins le jour de ſes nôces, & le double à la mort de ſes parens. Il faut ſeulement caſſer cette eſpece de mariage. J'ai conſulté deux Avocats. L'un dit que cela eſt poſſible avec de l'argent, l'autre penſe que du crédit & de l'habileté aſſurent le ſuccès. Il faudroit ſeulement acquérir des preuves de l'intrigue avec le Chevalier de *No-*

ménil pour avoir le prétexte d'entamer une séparation.

Le Comte ignoroit ce plan. Il avoit seulement instruit M. de *Barjac* de la situation des affaires. Dès que *Coraly* fut au fait, son parti ne tarda pas à être pris. Elle vendit ses diamans, quelques contrats, en forma une somme de cent vingt mille livres avec laquelle elle appaisa l'inquiétude journaliere de ces créanciers impitoyables, que les besoins font sans cesse trouver sur vos pas. Elle étoit même déterminée à de plus grands sacrifices s'ils pouvoient prévenir un éclat. On chargea M. B.... un des notaires de Paris le plus solide & le plus zélé de recevoir & de distribuer les fonds. C'étoit lui qui avoit dressé son contrat; voilà pourquoi elle lui donna

la préférence. Il reçut seulement défense expresse de nommer la personne qui fournissoit les deniers, soit parce qu'elle ne vouloit pas être citée, soit aussi parce que la vieille Duchesse n'eût pas mis à ses dépenses les bornes salutaires qu'on sollicitoit. Tout s'exécute avec autant d'habilité que de secret. M. B... le crut éventé lorsqu'il vit entrer un jour dans son cabinet la Princesse de L.... Elle venoit lire le contrat de mariage du Duc; ce contrat, ajoutoit-elle en soupirant, la honte & la ruine d'une illustre famille. Après l'avoir épilogué elle sonda la conscience du Notaire, en lui insinuant que des choses qui paroissent mal au premier coup-d'œil font quelquefois la félicité de bien des gens. Et puis elle enta-

me un portrait de la jeune Ducheſſe dans lequel ſes mœurs, ſon caractere, ſes ſentimens étoient préſentés ſous de ſi horribles couleurs que le Notaire fut un inſtant effrayé. « C'eſt » cette femme dont les folies coûteu» ſes ont ruiné la maiſon de ſon mari; » des concerts, des muſiciens nom» breux, des acteurs, une maiſon où » il y a toujours cinquante perſonnes; » des penſions à droite & à gauche, » que vous dirai-je enfin, des extra» vagances auxquelles le tréſor royal » ne ſuffiroit pas. Il m'eſt venu une » idée, Monſieur; eſt-ce que ce con» trat ne donneroit point lieu à quel» que ſéparation? --- de bien, Mada» me? — de bien & de corps... il » ne faut point de prétextes, il ſuffit » d'avoir des raiſons -- avec les ſé-

» parations, on n'eſt libre qu'à moi-
» tié - - - on ne l'eſt pas même du
» tout, & l'on ne peut jamais le de-
» venir — je croyois que la loi bien-
» faiſante venoit au ſecours de la rai-
» ſon quand elle s'étoit égarée, &
» qu'il y avoit des moyens pour n'ê-
» tre pas condamnés à un repentir ſté-
» rile. Si l'on prouvoit par exemple,
» qu'une femme a tous les vices? - - -
» C'eſt une raiſon d'incompatibilité.
» - - - Pardonnez, je cherche à m'inſ-
» truire. J'ai un de mes parens qui
» propoſa une fois cent mille francs à
» ſon Notaire pour lui donner un
» ſimple conſeil, & changer un mot à
» un acte - - - Madame la Princeſſe,
» vos gens ſont là, dit le Notaire en
» ſe levant. - - - Eh bien donc je re-
» viendrai pour couler cette affaire à

» fonds. Je veux vous en parler plus » en détail --- j'espere que vous ne » l'oserez pas, Madame. » Elle sort.

Quelles mœurs ! quelle femme ! Cependant le dérangement de M. de *Morsheim* devint un de ces événemens dont Paris s'occupe pendant quelques jours. Le cri général fut contre la foiblesse du mari & les dissipations de la femme. On connoît le déchaînement de cette ville, quand la calomnie ou la médisance lui livrent une victime. La voix de M. de *Martens* se perdoit au milieu des préventions de la multitude. Il ne pouvoit sur-tout parer les coups qu'on portoit à Versailles. Des gens qui connoissoient l'amour de l'ordre chez le Roi profiterent de cette circonstance pour insinuer que lorsqu'on avoit

perdu la considération dont la personne sacrée d'un ambassadeur devoit s'entourer, on faisoit rarement bien les affaires d'un grand Royaume.

Survint alors l'incroyable prétention d'une puissance ambitieuse qui ne vouloit céder le pas à qui que ce soit. M. de *Morsheim* mit un peu de mollesse dans la défense des anciens usages & fit même, il faut l'avouer, une imprudence dans un État où elles sont si importantes.

Alors la Duchesse mere lui envoya M. de *Vanhelle* pour le préparer aux événemens, & lui conseiller de réparer son dérangement par un autre mariage ou de prévenir par une démission volontaire, une espece de disgrace. La différence est légere en-

tre la néceſſité & l'ordre de quitter une place. On lui exagéra la colere du Roi, la mauvaiſe intention des Miniſtres, & le crédit de ſes rivaux. Il rejetta d'abord cette propoſition, mais preſſé par des lettres inſidieuſes il finit par dire que ſi *Coraly* vouloit accepter une forte penſion & y conſentir, alors il feroit le plus cruel ſacrifice à ſa famille & à ſes créanciers.

Juſqu'où va l'aveuglement ! une homme ruiné qui veut faire une penſion ! & à qui ? à une femme riche & indépendante des hommes & des événemens.

Le Comte de *Martens* n'avoit pas laiſſé ignorer à la jeune Ducheſſe la criſe des affaires & le progrès rapide du mal. Il ajoutoit même qu'il falloit

difpofer fon ame à un de ces revers qui dans les Cours fuivent de fi près la grande faveur. S'étant bien pénétrée de ces lettres elle en conféra avec le Vicomte. « Mon parti eft pris. Mon » mari eft à la veille d'un chagrin vio» lent ; mes raifons ceffent. Je vole » auprès de lui, il me refte affez de » bien pour qu'il s'apperçoive à peine » de fon changement d'état. Peut» être mes foibles confeils préfentés » par la plus tendre amitié ne feront» ils pas inutiles. »

Son projet s'exécute ; elle fe rend à V....; raconte à fon mari, fes craintes & fes réfolutions, fes projets & fes vœux.

Le premier fentiment fut un remords. Touché jufqu'aux larmes de tant de générofité, il fouhaita fon rappel pour confacrer à une femme

ſi noble ce qu'il lui reſtoit de jours. La lettre ſuivante étoit malheureuſement parmi celles qu'on renvoya de Mont-ſéjour, à Madame de *Morsheim*.

» Vous n'ignorez pas, Madame,
» la fâcheuſe ſituation où ſe trouve
» votre mari également imprudent &
» foible. Ses amis font toute eſpece
» de ſacrifices pour lui conſerver ſon
» poſte. Vous pouvez y contribuer &
» vous couvrir de gloire. Des arrange-
» mens de famille exigent une diſſo-
» lution de mariage. Soyez aſſez gé-
» néreuſe pour faciliter cette reſſour-
» ce unique. Vous verrez par la lettre
» de votre mari, *qu'il y conſent;* &
» ſa famille accepte la condition qu'il
» y met. Si, comme je n'en doute pas,
» vous donnez cette preuve d'amitié
» à un homme à plaindre, vous vou-

» drez bien adreſſer votre procuration
» au Notaire B.... On commencera
» tout de ſuite le procès qu'il faut faire
» pour la forme, & bientôt vous devien-
» drez tous les deux libres & heureux.
LA PRINCESSE L.....»

Cette lettre fit peu de ſenſation ſur Madame de *Morsheim* ; mais le consentement de ſon mari abattit ſon courage & vainquit ſa raiſon. Reprenant l'un & l'autre au bout de quelques jours elle fait dreſſer cette procuration cruelle, & la lui porte. Mon ſort eſt entre vos mains, dit-elle, mais ſelon ce que vous ordonnerez, je rentre dans mes droits. Il tombe à ſes genoux, déchire cet acte odieux, & lui apprend qu'il quitte pour jamais le ſervice des Rois & la ſociété des hommes ; qu'il va ven-

dre ſes terres ; qu'il lui reſtera aſſez pour conſerver un ſéjour qui a vu naître ſes ſentimens & ne les verra jamais finir.

Il ſe diſpoſoit à demander ſon rappel, lorſque le Comte de *Martens* arriva à V..... ſans y être annoncé. Nous avons dit que le dérangement du Duc avoit été divulgué, exagéré, & accompagné de détails calomnieux. C'eſt la marche de la populace, & ce mot ne ſignifie pas ſeulement cette foule obſcure qui écoute ſans comprendre, répete ſans ſavoir, & n'examine jamais ſi elle ſe contredit, ſe dégrade. Nous entendons cette portion nombreuſe d'êtres oiſifs, bornés, répandus dans toutes les claſſes depuis la Cour juſqu'aux Cafés. Elle ſe repaît des malheurs, des imprudences

prudences ; & ne lâche une proie que lorſque les événemens lui en livrent une autre à dévorer. La diſgrace d'un Miniſtre, la chûte d'un grand, l'humiliation d'une femme, le malheur de l'innocence, les éclats d'une juſtice rigoureuſe, voilà ce qui l'alimente.

Un de ceux qui ſavoient tirer le meilleur parti de ces ſortes d'événemens ; c'étoit le chevalier de *Noménil*. Outre ſa malignité naturelle, il pouvoit ajouter aux bruits de la capitale des inventions que perſonne ne pouvoit démentir, puiſqu'il établiſſoit le lieu des ſcenes qu'il racontoit à deux cents lieues de Paris. Il mêloit adroitement les prétendus ridicules de la femme aux torts du mari, & faiſant contraſter les grands airs de la mere avec cette poſition humiliante, il

mettoit les rieurs de ſon côté.

Le Comte de *Martens* fut inſtruit de ces lâches procédés ; & l'on ne manqua pas de l'inſtruire auſſi qu'il jouoit un rôle dans les gaîtés ſatyriques du Chevalier de *Noménil*. Il le rencontre un ſoir chez le Préſident de S.... & on l'annonça dans un moment que le Chevalier ſe faiſoit admirer en racontant les *Veillées* de Mont-ſéjour. Une perſonne de la ſociété lui dit : arrivez, & écoutez une des meilleures Hiſtoires. Il s'agit de ce fou de *Morsheim*. A ce mot le Comte prit un air grave ; le Chevalier ivre de ſes ſuccès n'en continua pas moins. M. de *Martens* vit bien que ce n'étoit pas le moment de changer les opinions, & après avoir dit qu'il n'aimoit les bouffons qu'au théatre,

il leva le siege & sortir brusquement.

M. de *Noménil* piqué de ce propos ne tarde pas à le suivre, & comptant que sa jeunesse en imposeroit aux soixante-deux ans de M. de *Martens*, il lui demande raison. Celui-ci lui promet de le suivre au lieu qu'il choisiroit, où il feroit trouver deux paires de pistolets. Ils se rendent au bois de Vincennes : M. de *Noménil* tire & manque ; il avance à grand galop vers le Comte, & lui dit, si vous voulez finir la querelle, je vais vous donner le désaveu de tout ce que j'ai dit sur vos amis. Cette lâcheté indigne révolte M. de *Martens*, qui lui dit prenez un pistolet & recommençons. M. de *Noménil* accepte, tire & blesse son ennemi à la cuisse. Celui-ci tire à son tour, & son vil adversaire tombe sous le coup.

Les chirurgiens le déclarent mortel. Le Comte n'eut que le tems de se soustraire à la sévérité inconséquente des loix, & se rendit à V..... où il se tint caché pendant que ses amis sollicitoient la clémence du législateur. Il avoit eu grand soin sur la route de donner avis au Vicomte de *Barjac* de ce nouveau malheur; celui-ci arrive en poste à Paris. Il commence par étouffer les premiers murmures des créanciers avec l'argent de *Coraly*; engage sa terre pour cent mille livres, & les applique au même usage; & part ensuite pour Versailles, où sans chercher à gagner le suffrage des Ministres, il va droit au Roi, & lui expose avec vérité le duel, les noirceurs de la Princesse L..., les sacrifices faits pour payer les dettes, & la résolution de tout vendre pour tout acquitter.

On ne vendra rien, répondit le Roi; je prête six cents mille francs au Duc de *Morsheim*. Mais comme je n'ai rien à moi, il me rendra dans le cours de six années l'argent de mes pupilles. Quant au duel, le Comte de *Martens* sera puni. Je veux adoucir la Loi & non l'anéantir. Vous direz à la Duchesse douairiere de s'éloigner à vingt lieues, & à sa fille de venir quelquefois me remercier. Quant à la Princesse L.... je la remets au pouvoir des Loix qui punissent la calomnie & la subornation.

La Duchesse resta deux mois à V.... au bout desquels elle rentra dans sa solitude. L'effet des malheurs est de nous reporter vers le passé, de nous mettre à même d'apprécier les *amis*, c'est-à-dire cette classe d'hommes que le besoin ou le plaisir attirent autour

de nous. On jete alors les yeux ſur ce qu'on appelle le monde, c'eſt-à-dire le rendez-vous de tous les vices mis en activité, au milieu deſquels ſe gliſſent quelques ridicules pour cacher leur difformité. Le Duc de *Morsheim* eut donc occaſion de connoître dans cette criſe les amis honteux qui croient en ſecret à l'innocence ſans avoir le courage de la défendre ; les amis perfides qui profitent d'une occaſion frivole pour s'affranchir des liens de la reconnoiſſance ; il vit avec quelle facilité on adopte les propos calomnieux, avec quelle malignité on les répand, avec quelle cruauté on les exagere; enfin il vit le monde dans tout ſon jour, & conçut cette ſalutaire haine qui en éloigne à jamais. Pendant quelques tems ſes diſcours prirent une teinte ſombre,

mais le passé s'oublia insensiblement ; il ne s'occupa plus que de la nature, de l'amitié, des trésors de la campagne ; son ame devint sereine, ses affections douces, sa gaîté constante ; il demanda un congé dont il profita pour mettre la derniere main à l'arrangement de ses affaires. Le goût de la retraite s'étoit emparé de lui. Il finit par prendre sa démission. La Duchesse mere choisit une terre pour son domicile, la solitude l'attrista ; elle ne survécut que six mois à ses malheurs. La vieillesse qu'on est obligée de consacrer au repentir est affreuse. La frayeur qui s'empare d'une ame foible la tourmente d'une étrange façon. On ne peut ni supporter le mépris, ni se dissimuler qu'il est juste. La Princesse de L.... ne fut punie que par l'abandon général, & reléguée par la

bonne compagnie dans cet amas impur de joueuſes, de femmes douteuſes, d'intriguans, de faiſeurs d'affaires dont Paris fourmille plus qu'aucun lieu de la terre.

On rétablit l'ancienne façon de vivre à Mont-ſéjour. On rappella les exilés,& le Duc ſentit que le bonheur eſt dans la retraite avec ceux qui tiennent de nous leur félicité, & non avec ceux de qui nous la tenons. Puiſſent les hommes ſe pénétrer de cette vérité,& croire enfin qu'on n'eſt heureux que du bien qu'on l'on fait.

Pour comble de bonheur, le Ciel donna un fils à M. de *Morsheim* ; il vécut pour cet enfant chéri. *Coraly*, mere, eſt une femme nouvelle & bien extraordinaire ; peut-être un jour nous la peindrons dans ce nouvel Etat.

FIN.

